

les ateliers du Rilge
ateliers d'écriture

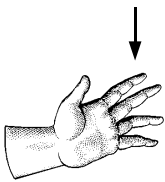


recueil annuel

19 novembre 2001

-

12 novembre 2002



éditeurs

l'atelier du rilge, dont le présent recueil rassemble les textes produits par les participants, a eu lieu à la librairie-bibliothèque

scrupule

26 rue du faubourg Figuerolles,
34 070 Montpellier

chaque semaine ou presque pendant un an. toutes les propositions d'écriture ont été élaborées autour de la **voix muette** [sonorisation mentale], parole discrète coincée entre l'oral et l'écrit qui sans cesse nous teste ; autour aussi de ce degré bien particulier de **vertige**, de décalage par rapport au réel, inhérent au travail de l'œil-outil et du corps-machine ; autour, enfin, des **images mentales** et de leur étrange manie de s'interposer entre l'à-voir et l'être.

voici l'occasion de naviguer en terres étrangères, au creux de véhicules sans cesse améliorés. un an de chantiers.

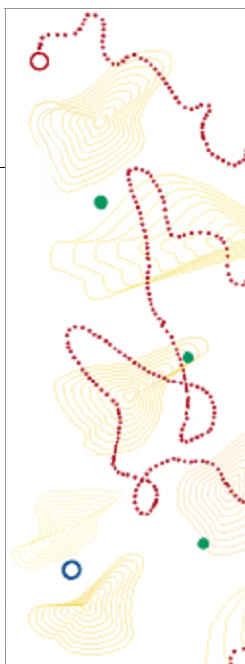
19 / 11 / 2001 **à la librairie-
bibliothèque**

Scrupule

26 rue du Fbg Figuerolles

vertige/s

les ateliers du rilge



[collectif]

Ð

La conque ▸

[Puisque tout était blanc et rappelait le vide] l'excentricité de chacun ne rimait à rien. S'efforcer, s'acharner, se plier en quatre revenait toujours à cette même couleur douce et inquiétante qui oeuvrait telle un trou noir. Gratter les couleurs la revivifiait alors même qu'on la voulait voir disparaître.

Isabelle Chambournier

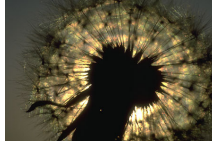


[Puisque je suis ici et maintenant, mon corps n'est pas ailleurs ; et mes pensées ?]

Mon corps n'est pas en train de manger, je ne suis pas en train de manger. Mes pensées elles, peuvent vagabonder, libres du lieu, du temps. Être là, ici ou là-bas loin de l'enveloppe. En un instant passer de l'avant à l'après, de hier à demain et au centre, « maintenant » charnière du départ. Quand je pense être là, je suis liée à l'attente, entière.

Laura



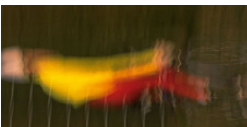


[Puisque tu as décidé de repeindre les murs de l'appartement en blanc]
Règne une atmosphère différente. La clarté presque éblouissante écrase les choses. Elles se confondent alors les unes les autres, semblent se faire écho, s'emmêlant dans un même reflet diffus. Je m'y sens perdue comme dans l'immensité d'un ciel trop vaste. Y règne une atmosphère médicale et réfrigérante. Sur rien de défini, de contrasté mon regard ne peut se poser, se fixer. Il m'échappe comme glissant contre les parois lisses.

Géraldine

[Puisque la page blanche inquiète tant] il n'est pas étonnant que chacun s'acharne à réfléchir à comment la démasquer. Car s'il en est bien une qui porte mille masques c'est elle. Mais pourquoi nous cache-t-elle si farouchement ces merveilles et fait tourbillonner en nous affres et angoisses ?

Isabelle Chambournier



26 / 11 / 2001 **à la librairie-
bibliothèque**

Scrupule

26 rue du Fbg Figuerolles

je *suis* le texte (qui parle ?)

les ateliers du rilge



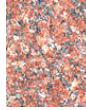
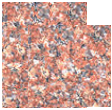
[collectif]

Ð

La conque 

Il marche, se retourne et se
heurte à l'inconnu.
Il s'excuse face à ce livre.
Quel étrange sentiment
que ce silence ne l'est pas
vraiment.
Connaît-il enfin ce cirque
qui ne l'est plus ?
L'inconnu.

On l'entend souvent derrière la haie.
Quand Rémi passe en vélo le plaisir le
poursuit jusqu'à la grille. Après, le li-
vre est trop court. Ça, ça l'a fait gueuler:
« sale silence t'arrêtes ton cirque! »
Il gémit alors et nous on s'prend à
penser.




Tu m'as prise par les yeux.
Possède-moi par les mains
Libère-toi par l'image.

Philippe

Je me commence, petit à petit. Le temps
de voir le vide d'une feuille, le temps de le
dire, je l'ai déjà rempli. Je dis les choses
sans les dire, avoir besoin de quelqu'un
d'autre pour exister c'est insupportable. À
la fois plat, vivant, émotion, je suis un
sens mais parfois je n'en ai pas. Un mot à
droite, à gauche et je crois être, mais tou-
jours l'angoisse étouffante de la fin me
poursuit, le point final me hante, la virgule
me caresse. Le temps aussi est un sup-
plice quand je sais que je ne vais exister
que pendant dix petites minutes, avant
d'être remanié, réécrit, lu, relu, en fait tou-
jours vivant.

Laura



Ça y est, j'existe (...). Le vide (...) le vide est empli par ma présence. Progressivement, j'existe. Je prends forme ; je m'empile, me succède, me construis. Je danse frénétiquement, animé par je ne sais quelle instance. Je danse, prends sens (...) progressivement. Je chemine jusqu'au bout de la ligne, puis ... saute sur l'autre. J'avance et tombe, tombe toujours.

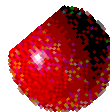
Jusqu'où ? Ça dépend
De quoi ? De moi-même.

Géraldine

À travers la fenêtre embuée de son appartement, il observe, serein, les caprices du temps. Le cirque est passé et il ne s'en est pas rendu compte. De plaisir en plaisir, une bourrasque de vent vient gifler la vitre. Dans le même livre, suivant un même rythme saccadé, ses tempes tapent et tambourinent contre son crâne. « Il est temps » se dit-il.



Au coin d'une paupière, une larme, fragile, légère. Un silence de sel glisse sur une joue, doucement, tristement. Il s'accroche au menton ; beaucoup d'autres cirques. Au creux de l'œil une étincelle s'allume, sur la bouche un rire immense des plaisirs tremblants, larme.



03 / 12 / 2001 **à la librairie-
bibliothèque**

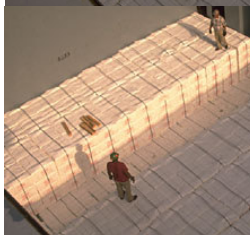
Scrupule

26 rue du Fbg Figuerolles

mastaba

les ateliers du righe

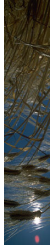
ma petite pyramide
dédiée à l'indicible



[collectif]

Ð

La conque ▸



Il y avait des odeurs. Partout. Parfois elles étaient suaves et rassurantes parfois, au contraire, elles prenaient l'allure de sensations irritantes.

Celle-là, il la tenait, surtout ne pas la perdre, l'enlacer la retenir malgré ses nuances et ses supercheries.

Parfois, elle semblait vraiment vouloir lui échapper, mais il voulait en profiter encore.

Elle revenait le séduire, jusqu'à l'excitation suprême, il s'habillait, se déguisait pour en réchapper.

Elle y parvint. Toutes les autres se ruaient, se bouscuaient jusqu'à la place ponctuellement libre de sa déception.

Il avait décidé, maintenant il accueillerait ce parfum qu'il connaissait trop bien, depuis fort longtemps, pour avoir eu très souvent recours à elle.

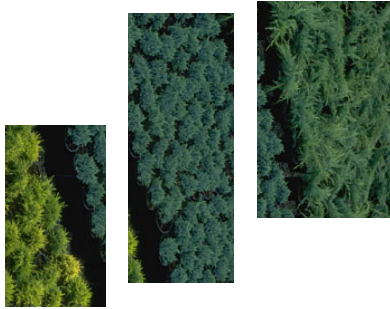
Forte, généreuse et délibératrice. Détestable et écœurante, avec cette particularité d'avoir le pouvoir encore inconnu de l'emmenner jusqu'à l'absence totale de délectation — le retour au néant.

Karim

La main qui passe repasse elle caresse elle réchauffe la chaleur arrondie s'évapore les phalanges charnues les doigts séparés le contact de la toile exprimer sa dimension. une épaisseur souple de peinture inégale. recherche du grain moins recouvert, le bord tendu l'angle intérieur du cadre le mouvement balancé régulier, sûr, des doigts. la paume souple à plat le creux du plat de la main au centre de. rétracter replier chercher suivre de la peau index sur le fond de la marquise la signature l'écriture gravée s'imprime sur la peau — la signature — elle suit elle reconnaît le zigzag puis la boucle sous la main — est bien — c'est ça / encore avec l'autre main. main reconnaissance et réassurance. toute la surface est continue pas d'écaille pas de déchirure et la signature.

Elia





Elle appuie, elle sert et retient. Doucement et fermement elle contient les mouvements pour plus de précision, de légèreté. Le contact direct n'est pas mais les secousses, les glissades les chocs souvent, et elle les absorbe, les contient.

[Elle s'appuie pour plus de liberté, se soutient pour plus de légèreté.] Indiciblement, elle descend, glisse contre une paroi lisse et horizontale. Pas de vrais efforts. La fraîcheur de cette plaine lisse contre elle, sans obstacle, la liberté. Elle s'étale, frôle les limites, les contours, crée son propre espace et joue dedans. Et puis une danse, frénétique, la vitesse, l'agitation, elle se contracte, mouvements larges, vagues. Elle serre plus fortement pour contenir, pour maîtriser, de petits soubresauts remontent en elle, tout ce non-être se bouscule, se resserre jusqu'au dernier mouvement, bref, vif, un choc contre le monde.

Laura

On avait soudainement heurté sur son épaule.
Au moment de l'impact la douleur fulgurante le tétanisa.
Emporté par un premier mouvement de colère sa vue se brouilla de larmes et le sol vacilla. La hargne collait à ses tempes et l'écume de rage se mit à dégouliner d'entre ses lèvres.

Le singe marqua un temps d'arrêt.

Puis il frappa un second coup. Il en assena ainsi de multiples sur le dos du malheureux qui n'était plus que plaies. Il n'avait nulle part où se réfugier. Les marques redoublées se mirent à pleuvoir et le pauvre homme tomba les deux genoux à terre. Ses poings lui protégèrent le crâne sur lequel arrivait dès à présent la foudre maltraitante.

Des cris inhumains, rauques et durs, sortaient de la gueule de la bête alors que la voix de l'homme leur faisait écho par des beuglements dépourvus de sens.

Seule la douleur s'exprimait en sons impersonnels.

Un vaisseau vint à glisser en dessus d'eux et le projecteur les braqua, caressant leur corps de sa lumière.

Isabelle



Il fait froid, les poils se hérissent. C'est ce suspens qui l'enveloppe, qui la refroidit encore plus. La fièvre peut être enivrante. La sueur froide. Si glaciale que sa main ne peut plus bouger. Il faut penser au chaud pour se refroidir, non au frigo.

ou le lui dire.

Le pouvoir de sa pensée sur ses sensations. Elle préférerait rêver du désert. Elle ne peut pas l'imaginer. Son esprit est devenu un glaçon. Tout cela, c'est son attente. Elle attend donc qu'on la réchauffe, puisqu'elle n'a pas la force de se réchauffer elle-même. Réchauffer quoi au juste. Juste sa mémoire. Elle avait envie de se rappeler de ce refrain, des mots de ce refrain, de sa mélodie. Il cachait un homme, ce refrain. Toucher à ce mot, qui est glacé dans sa mémoire, dans sa langue.

[Monde, quand on rit langue de bois.]
Elle, elle a une langue de glace. Si elle parlait, cela lui ferait peur, elle ferait peur aux autres. [A son amie Clémence.]
Peur bleue, veines bleues pas de veine. Le sang qui coule dans ses veines est glacé. Elle est morte vivante. Il suffirait que sa main se pose sur son front et là, elle pourrait faire sortir le mot de sa tête, avaler ce mot, délier sa langue et le dire, le crier, le fracasser contre le mur devant elle.

Elle le casserait en mille morceaux comme il lui a cassé la tête. Et là dans les lettres de ce mot, elle prendrait une lettre, l'une après l'autre pour se les coller sur le cœur, sans même penser, elle aurait sur son cœur ce qui lui pèse tant sur le cœur. Ce cœur qui a battu pour qu'à son tour son

cœur batte. Les bâtons de la vie qu'elle veut briser pour s'étendre sur le bateau qui l'amènera sur l'autre rive. Comme s'il y avait une autre rive. Toujours une rive, une vie. Son corps a envie de flotter sur le courant de la vie. Elle saura nager même si elle a sur son cœur le mot glacé, [en ce moment] dans sa tête, sa mémoire. Même pas une attente, même pas un accouchement, non c'est ce mot du passé qu'elle effleure dans son esprit. Le poids du passé lui pèse encore. Une mouche s'est posée sur sa main. Ses pattes chatouillent sa peau, ses pattes labourent ses pores, elle ne va pas s'en aller. Elle ne peut pas la chasser immobilisée par le froid.

Ca pique dedans. Ses ailes frôlent les poils de sa main. Sa main a de plus en plus de poils. Son bras grossit, tout son corps qu'elle ne sent plus se recouvre de poils, grossit, se muscle. Des crampes partout. Elle devient le mot même qui est figé dans son esprit. Seul son visage reste le même. Il commence à s'agiter, de sentir ce corps changer. Elle ne peut rien voir encore. Elle sait, elle sait que quelqu'un l'habite. Dans son corps. Son visage reste le même. Ses membres, son corps sont les lettres de ce mot figé dans sa mémoire. Elle l'exorcise. Combien de temps jusqu'à ce qu'elle puisse cracher au monde, ce mot, ce mot qui la hante.

Chantal



10 / 12 / 2001 **à la librairie-
bibliothèque**

Scrupule

26 rue du Fbg Figuerolles


palimpsestes

les ateliers du righe



[collectif]

D

La conque 

Bara java tuya. li co soco té va.
 palatina siya no casatuvano.
 Bara java Tuya.
 la i soco la minificitidae.
 garavana jaia jaia jaia coa ti ba.
 Bara java Tuya né pa ia bese bese.
 ya ouri ya iriti.
 Bara java Tuya reché ti ki deretik
 ani jay mê diti fiya.
 ana gaki madarata.
 Bava java Tuya. ki ana
 benou benou lek lekti sara fina.
 li co soco té va.
 i soco coa ya ouri diti fiya.
 Tuya java Bara. va te soco co lé.
 Bossi Bassani minifitidaé jaia jaia
 jaianitadou lekti ito itu la vi (...)



Karim

1

Trois heures du mat.

Froid et glacial, l'homme
 rampe, tout son corps s'al-
 longe, se tire et s'étend,
 sa main agrippe le sol de
 toute la force déployée
 dans l'instant.

Mortelle escapade.

Isabelle



2

Silence de mort plombant.



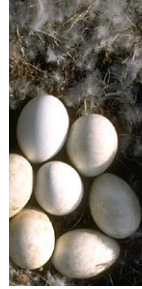
Haute lune, froids remparts,
 accueillez en votre sein
 l'homme rampant, tétanisé
 par l'effroi il se meurt ,seul, der-
 nier maillon de la race agoni-
 sante, il s'offre à vous.

Enfin là.

Isabelle

- « Tchoung kadi dadiwa. Edjoumbalawa.
- Aï kitoum dadidoulowa. »

Kitchoum balawana, engoland dadiwa.
 Tchoumiliwep topok, dadjindalawana
 engoulioum djémila.
 Ungtadididafère
 tempora, tempotera
 dadim didoloin.
 Umkawamba bolona
 bédibiva
 tchogotcholona.



- « Tching ki lou dadilou ?
- Tenkin tin tawa !
- Adjoulou bawa ! »

Entomongo dadila empchère dalowa.
 Oumpatchèk balawa dendodilawa.

Isabelle

On disait : il te ressemble. Je vais donc vers lui :
 le personnage fictif qui vit et vivra longtemps encore
 dans la multitude des pages noircies de ce vieux livre.

Dans la vie, ceux qui le rencontraient parais-
 saient convaincus de leur amour pour lui. Il en mon-
 trait incessamment et en tout lieu la magnificence de
 sa personne.

Pourtant dans ses profondeurs propres, il ne
 pouvait aimer les hommes ses semblables, car ils lui
 ressemblaient : des hommes bons en apparence pour
 lesquels le mal est une jouissance.



Karim

1

il est parti ailleurs.

là-bas, il n'y aurait rien pour lui, mais qu'importe, dans la mesure où il avait toujours été hanté par cette certitude du vide universelle.

Cosmique déception.

2

Elle meurt chaque jur.

Née sans amour sous le joug de la peur, elle avait grandi, à travers les nuits les plus noires, de l'histoire de sa vie de martyr.

Crépuscule sanguinolent.

Karim



Vampirique. Une histoire qui vous prend aux tripes en vous menant du commencement des temps pharaoniques vers la Louisiane contemporaine. Une saga entraînante qui ne se lassera pas de vous tirer des visions de pure horreur autant que de fort sensuelles. Un voyage dans le temps et dans des lieux peu connus, en retrait de notre monde habituel.

Des personnages aux traits bien assis dans des mondes concrets ou bien totalement imaginaires.

Des couleurs vives, des sensations retournantes, des situations inouïes et surprenantes, attachantes et repoussantes.

Une saga saisissante qui ne vous laissera pas de marbre et qui sucera votre dernière goutte de paix.

Isabelle



18 / 12 / 2001 **à la librairie-
bibliothèque**

Scrupule

26 rue du Fbg Figuerolles

des tropes

images [parfois] mentales

les ateliers du rilge



[collectif]

Ð

La conque ▽

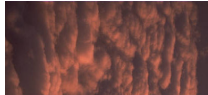
- *Lueur* - Tremblements -
souffle - faible -
cachot de ma poitrine - poids -
oppression - emprise - pressante - prison -
- lueur - Tremblements fragiles - évasion - fièvre -
ailleurs lointain -
lueur qui danse - siffle - souffle -
fureur fragile -
Carcan - le temps - s'évader -
- les murs - un - deux - murs trois -
au centre - lueur fragile - quatre -
les murs
au centre - un cœur - boum - fébrile - le souffle -
souffle -
parois sombres -
la lueur - là - la lueur -
- Ailleurs -
fiévreuse -
Là - plus loin - ici - les murs -
au loin -
la lueur -



Géraldine

Trou. Étroit. Dimension. Petite. Trappe.
Chute. Vertige. Vide. Espace.
Dégringolade. Souffle. Coupé. Sol.
Réception. Brutale. Douleur. Aiguë. Terre.
Boueuse. Nauséabonde.
Dégoulinante. Écœurement. Sensation.
Négative. Douleur. Inévitable. Durée.
Longue. Temps. Décuplé. Terre. Pieds.
Debout. Chancelant. Déséquilibre.
Rechute. Douleur. Mains. Pieds. Terre.
Debout. Maintien. Un. Pas. Avancer.
Doucement. Progressivement. Sombre.
Hésitation. Un. Pas. Devant. Marcher.
Devant. Lumière. Éblouissement.
Douleur. Apaisée. Soulagement. Temps.
Dilaté. Continuer.

Isabelle



Mur - Un - deux - trois - quatre - coins - carreaux - fermer - dire au revoir - peut-être - encore - tourner - dire à demain - peut-être - ouvrir - aérer - accepter - air - froid - respirer - bleu - penser - bleu - peindre - bleu - installer - toile - sol - constellé -

jaune.

rond.
flux. jaune

lent / invaginé

rond
enfermé

replié
eau /

long lent

l'eau
doucement
assis. plié
filet.
glisse. filet /

fluide. enfermé. ennoyauté /

centre attaché
chaud /
long lent l'eau /

rond /
bulbe

rond
chuinte

liqueur

petit. niche. liquide.
-spire

onde
onctueux
enserrement
boyau

Fermer - fenêtre - dire
sortir - peut-être revenir - espace - assis - vide - créer - vide - vide
bleu - espace grandi -

Murs - un - deux - trois - quatre - cinq - six - huit - dix - vingt - mur - bleu - kaléidoscope - géant - appropriation - couleur juste - espace juste - temps juste - fenêtre fermée - ouverte - fenêtre juste - évasion - retour - sol - constellé - étoile - vide - liberté - peindre - dire - BLEU.

Michèle

Elia



Ouvert. Image - souvenir - absence -
 Blessure - Regret - Perte - nausée -
 puanteur - Désespoir - Solitude - mur -
 noire - Humide - Dégoût - Barreau - Tom-
 beau - Dehors - espoir - Rêve - Sens -
 Lumière - Air - espace - couleur - Huma-
 nité - enfant - Amour - Réconfort - Néces-
 saire - Union - Fusion - Voir - Sentir -
 Toucher - écouter - goûter - Vertige -
 Bonheur - Vieillir - Pourrir - perdre - mou-
 rir - obscurité - Tombeau - Fin - Début -
 Incessamment - encore - lumière - en-
 core - espoir - Vie - Tout - Rien - néant -
 choc - éternité - Fermé - Ouvert.



Karim

Loin. sous-sol. sombre. dédale. voie. sans
 issue. porte. noire. mouche.
 ligotée. repas. futur. araignée. murs.
 humides. cafards. kamikazes. sol. battu. en-
 chaîné . pieds. mains. tapi. au fond. pla-
 card. ombre. peur. faim. oublié.
 silence. ténèbres.

Bruit. pas. sourds. brutalement. porte. ou-
 verte. mains. gantées. cuir. noir. fracas.
 apeuré. semi obscurité. couloir. porte. entre-
 bâillée. placard. suspendu. main. puissante.
 au bout.
 ESCALIER. ENFER. RECOMMENCÉ. accé-
 lération. cardiaque. LUNE. NOIRE.

Sandra

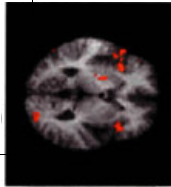
08 / 01 / 2002 **à la librairie-
bibliothèque**

Scrupule

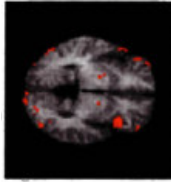
26 rue du Fbg Figuerolles

contre / *contre*

- épouser l'énumération -



[collectif]



Ð

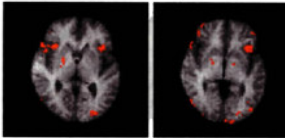


La conque ▸

consécutif

infini

déballage



L

z = 6

z = 0

Pourquoi les mots sont-ils des enveloppes vides
Pourquoi les remplir de sens
Pourquoi ton sens et le mien diffèrent-ils ?
Pourquoi les alourdir
laissons-les naviguer
jouons avec eux
Soufflons-les doucement vers le creux des vagues.
Pourquoi les mots sont-ils de si fines pellicules ?
Pourquoi ont-ils toutes ces couleurs ?
Pourquoi ne les vois-tu pas pareils aux miens ?
Pourquoi tant les charger ? aidons-les à nous
joindre
laissons-les caresser les nuages pour les asservir
chevauchons-les parfois

Michèle

Quand est-il parti déjà ?
Elle ouvrit les yeux sur la blancheur fade du
plafond.
Hier, un silence, un froid immense dans la poitrine.
Hier une larme
Hier un vide, aujourd'hui un vide.
Hier un bruit de voiture vers le sud, crissant, cruel.
Hier rien, la découverte de l'absence.
Hier va-t'en toujours plus loin, toujours plus mal.
Hier la lune, les étoiles, protégez-moi.
Hier la solitude.
Hier un silence de glace.
Hier je pense à toi, dans le vide
Hier le présent s'est enfui vers le nord, avec rêve et
réalité.
Hier va-t'en, restons là maintenant.

Laura

L'oiseau vole au-dessus de la
forêt coupée par un énorme
complexe industriel dont le bruit
des machines presque sans fin
laisse entrevoir le travail réalisé
jour et nuit au sein de la nature
ébranlée par le fracas.
L'oiseau s'éloigne et retrouve
progressivement les notes de la
nature si familière.

Philippe

multitude

Écoute les mots qui glissent sur cette page.
Tiens cette page entre tes doigts tremblants.
Tremble d'impatience de me découvrir à
travers ces mots.

inventaire

Maudis ce texte qui prend son temps.
Tempère ton enthousiasme.
Je parle, je prends mon temps et fais glisser
une parole qui fuis ta lecture.

Lis

Tu lis ?

Tu es bien ?

Réponds-moi, je t'écoute. Je n'entends rien.
S'écoulent les mots et je n'entends rien.

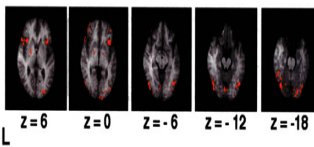
La page est encore devant moi, sous mes
doigts. Mais toi,

Où es-tu ?

loin

loin de ces mots qui s'agitent

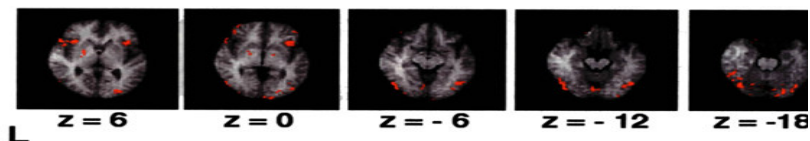
de la solitude sur ce papier insensible.



Géraldine

Mais c'est quoi, cette histoire
de croire à la fantaisie des chiffres
S'affaire-t-il souvent ou de temps
en temps
à se repérer au nombre des mots,
de mes bras et des lettres qui les
composent ?

Michaël



masse

prise en main des mots

état des lieux

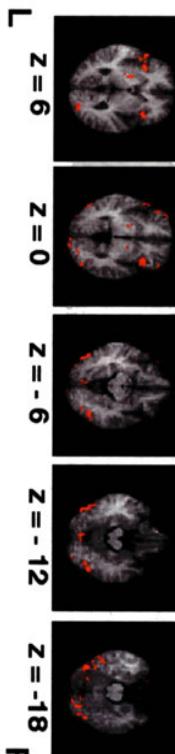
constat

juxtaposition

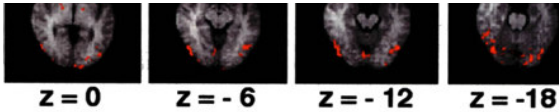
Au début, j'étais seul
puis avant que sache
être multiple
Nous étions deux :
Tout et moi (sans vice-versa)
Alors s'est présenté
D'autres
Tous ceux que l'on appelle AUTRUI.
Autrui s'est présenté au Tout
de manière innombrable
Et je me suis retrouvé seul...
juste un moment, parce qu'un autre
m'a rejoint-trouvé sans numéro...
Et ceci sans cesse.

Michaël

structure des phrases



comprendre sans saisir
comprendre un peu plus



Lutte engagée. Le roi se meurt.
 Contre lui sa femme, contre lui est
 enfants attendris. Contre lui le
 royaume qui le hait. Passion des
 cœurs se heurtant, les uns contre
 les autres.

Vers lui se tendent des mains, vers
 lui des regards éplorés, vers lui des
 espoirs inutiles.

Contre lui se dresse la haine d'un
 peuple comme la lame contre le cou
 du chat qu'on égorge.

Envers et contre tout il se bat, s'a-
 charne, hurle contre la mort, vers la
 vie. Contre sa gorge le doigt du mé-
 decin qui ne veut pas l'égorger mais
 tâter son pouls. Contre sa chair flas-
 que la main de l'épouse alarmée.
 Contre le peuple des larmes de
 rage, des airs de dépit. Contre son
 cœur ses proches éplorés contre sa
 vie ses ennemis impatientes.

discerner

éclairer

contenu

Isabelle

15 / 01 / 2002 **à la librairie-
bibliothèque**

Scrupule

26 rue du Fbg Figuerolles

certitudes / *v*érités ?

*du tas de cailloux
et du nombre de pierres
qui le composent*

les ateliers du righe

[collectif]

Đ

La conque ▸



- Aline est folle ! affirmait sa mère.
- Elle est insupportablement folle. Je n'arriverai jamais à rien avec elle !
- Aline pensait : folle ! qu'est-ce qu'une folle ? et les images de folie qui passaient dans sa tête étaient toutes des images de fête, des images de vie, des images de tout ce qui valait les foudres maternelles, des images de plaisir, de découvertes, d'expériences. Et, si c'était elle qui était folle, elle, SA MERE, osait penser Aline, folle de ne pas aimer les couleurs, folle de ne pas aimer rire... folle...
- Mais, qu'est-ce que la folie, se demandait Aline ?

Longtemps après elle entreprit des études de psycho. Vingt ans après. Mais Aline se demandait :

« qu'est-ce que la folie ? »

Trente ans après.

Cinquante ans...

Je crois qu'elle mourut un jour, emportant avec elle son interrogation.

Michèle

Laura

Un visage trouble, il ne se reconnaissait pas, flou, indistinct, il voyait un autre, le même, complètement différent. Il voyait lui-même. Il ne savait pas, il voyait, il essayait de découvrir, de se découvrir autre. Recouvert de brouillard, infime distinction, des yeux, une bouche, pas la sienne c'est sûr. Regarder à travers ce que l'on croit être, traverser le miroir. Il voyait sa bouche, même lèvres, même sourire, pourtant il se sentait profondément triste. Pas de sourire. Être ou ne pas être, choisir...

Je me disais qu'il n'y avait pas vraiment de sens à la vie et la seule chose qu'il y avait à faire tout en se sentant bien était de s'amuser. Un jour m'arrêtant devant une librairie et y entrant, un véritable coup de foudre se produisit et reprenant le chemin, un livre sous le bras et ne sachant pas encore ce qui venait d'arriver, m'empressant au plus tôt pour le commencer et au plus tôt pour le terminer. La leçon qu'il y avait à tirer était extraordinaire. Elle conduisait en une action simple.

Sans précédents.

Concrétisant, construisant, allant de l'avant, répondant à mes convictions dans l'application ; comme une loi simple apparaissait progressivement, elle prenait forme, était solide et montrait une évidence qui semblait évidente, l'homme peut tout réaliser. Faisons ce que nous voulons bien.

Philippe

Quand il se sont rencontrés, la surprise ne fut pas grande. Une joie immense les enveloppait, quelque chose de l'ordre des retrouvailles, comme parti sans jamais être parti, quelque chose de l'enfance, de ces amours enfantins qui marquent toute la vie.

Elle, devant lui, souriante, belle. Les gens autour se taisaient, comprenaient que quelque chose d'important se passait. Pour elle et lui il aura fallu quelques minutes pour sortir de ce enchantement, lui s'approcha et lui dit : « tu es mon amour depuis tant d'années ».

Elle lui sourit, prit sa main, la porta à sa bouche et tendrement l'embrassa. Elle et lui s'étaient retrouvés après tant d'années, tant de vies, encore une fois, une nouvelle fois, pour toujours recommencer.

Sandra



Il voulait aller
dans le sens des
choses, lui avait-il dit.

Elle, se liait et se déliait la
langue pour lui faire saisir cet
éternel retour à la mer, à la mère.

Cela avait-il un sens ?

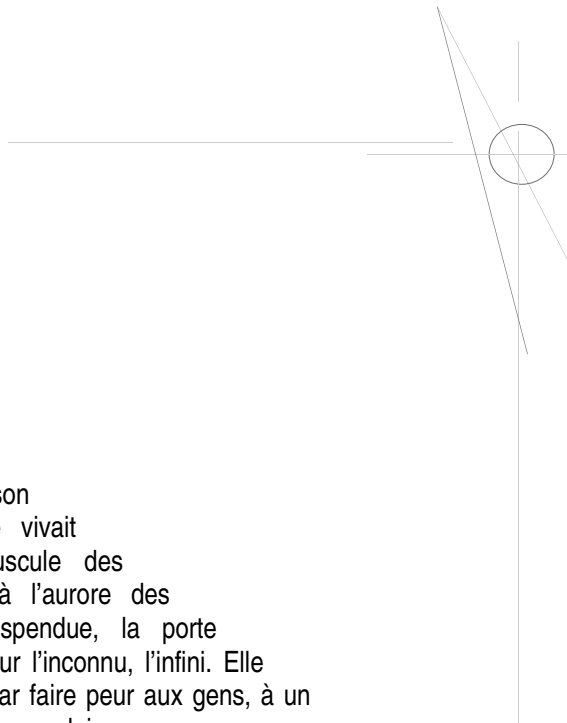
Depuis l'ombre te met hors de tes sens, im-
merge dans l'insensé, pour un moment. C'est
comme cela que le monde est. Elle attendait sa
confirmation. Le silence les séparait.

Ils se connaissaient à peine, se comprenaient par inter-
mittence, malgré son profond désir d'être toujours com-
prise. Lui semblait si sûr de lui-même. Pour prouver
qu'il était un homme, pour affirmer sa virilité ?

Cela sentait la fuite Pourtant il avait ses convictions
bien claires sur ce qu'étaient le bien et le mal, l'ombre
et la lumière, l'homme et la femme. Les dualités la dé-
chiraient. Il la forçait à prendre position, à avoir une opi-
nion, un parti-pris de choses, sinon c'était impensable
de vivre sa vie comme cela. Elle refusait toutes discu-
sions passionnelles de ce genre, au risque de

n'ê t r e
plus son
ami. Elle vivait
au crépuscule des
choses, à l'aurore des
sens, suspendue, la porte
ouverte sur l'inconnu, l'infini. Elle
finissait par faire peur aux gens, à un
homme comme lui.

Chantal



22 / 01 / 2002 à la librairie-
bibliothèque

Scrupule

26 rue du Fbg Figuerolles

références

feindre l'hypothèse

les ateliers du rilge



[collectif]

Ð

La conque ▸



Deux-cent quarante-huit jours à attendre.

Tiré d'un essai sur l'attente d'un nouveau jour.

L'histoire d'un astronaute qui n'atterrit jamais sur la lune. Il a crié dans son espace intergalactique, mais le son ne s'entend pas dans ces lieux-là. C'est comme écouter en fermant ses oreilles. Pourtant on entend toujours. Le silence n'existe pas. Livre d'un sourd-muet. J'ai lu ce livre dans mes rêves. Le trou noir, c'est un homme qui ne voit que d'un œil. Les scientifiques avec un télescope. Maintenant qu'ils n'ont plus besoin de cet instrument pour étudier l'univers, maintenant qu'on peut aller sur Mars, la théorie du trou noir n'existe plus. Elle a été remplacée par la théorie de la lumière rouge de l'univers. On comprend mieux le phénomène de l'éclair et de la foudre maintenant. Le prochain but de l'astronaute et son engin spatial est de vivre dans l'éclair. D'être là à ce moment-là. Avant la philosophie et la psychologie étudiaient l'étonnement de l'homme, ces disciplines doivent maintenant étudier le détonnement de l'homme, là où l'atome vit sa vie. D'où la bêtise de l'homme, cultiver la bêtise, l'idiotie deviendra un nouveau Dieu en face des découvertes scientifiques actuelles.

Michemot l'avait prédit dans sa théorie du basculement de l'intelligence humaine. Avant on avait un inconscient, n'en ayant plus il faut le créer. Avec quoi. On a ramené des nouvelles poussières du cosmos pour créer de nouveaux rêves avec un nouvel inconscient. Pour regarder l'intelligence humaine. A force de penser, l'homme ne sera qu'une pensée — cette philosophie est finie. La Pensée cosmique unique, que tout le monde peut penser en même temps — on attend les interprétations de cette pensée unique.

Chantal



Dieu et le démon ne se sont pas revus depuis mille et une nuits, pas un mot, pas un geste. Mais ils connaissent les moindres faits et gestes de l'un et l'autre.

Dieu et le démon, deux frères ennemis depuis la nuit des temps, tels Abel et Caïn, tout cela à partir d'un malheureux mot de leur mère. Celle-ci avait une nette préférence pour Dieu qui était plus beau, plus tendre, plus aimant, un vrai cadeau de la nature ce dernier-né, tandis que Démon l'aîné, plus taciturne, plus sournois, plus mesquin, souffrait de la différence que faisait la Mère. Mère était une femme seule, elle enfanta seule, éleva seule ses enfants, seule était son destin, elle qui rêvait aux trois nuits d'amour, qui espérait ces trois-cents nuits d'amour comme n'importe quelle femme, elle vivait sa vie comme un songe éveillé, qu'un beau mâle bien attentionné viendrait mettre de l'ordre dans sa vie et dans la maison. Un bon coup de balai, repartir, recommencer, respirer, enfin.

Mère devenait de plus en plus triste, Dieu essayait par divers miracles de la sortir de cette mélancolie, mais Démon à chaque fois mettait à sac les merveilles de son frère. Mère regardait ses deux fils s'entredéchirer, impuissante, l'âme en peine, de chagrin en chagrin, elle s'éteignit, au septième jour...

Les deux frères se retrouvèrent seuls. Dieu le plus doux, le plus fertile, demandait au Démon de faire la paix, et de vivre ensemble dans la sérénité. Démon sourit d'un sourire incisif, approuva la décision du benjamin. Bras dessus, bras dessous, sautant de nuages en nuages, ils s'approchèrent de la source interdite et là Dieu, pris d'un geste de folie, poussa Démon dans le trou béant ; Dieu perdit l'équilibre, à son tour tomba dans le trou.

Depuis, ces deux-là ont élu domicile sur notre bonne vieille terre, depuis plus de deux mille ans, c'est la même histoire qui recommence, l'interminable guerre entre frères, la dernière fois que l'on a aperçu Démon c'était dans des grottes vers l'est, Dieu aurait trouvé domicile aux U.S.A., leurs souhaits sont réalisés, le monde s'est partagé d'un côté les bons et de l'autre les méchants.

Mais la nuit c'est plus embêtant car tous les chats sont gris, il paraîtrait même que Dieu la nuit dans son lit joue au méchant et que Démon joue au gentil, à moins que ce ne soit l'inverse, je ne préfère pas prendre partie à cette histoire, ni en tirer une morale, car les choses évoluent et changent très vite dans notre monde, et la morale peut bien se retourner contre moi.

C'est dommage j'avais une requête, mais comme je ne sais à quel saint me vouer, je vais rester encore longtemps sans réponse.

Sandra

Le dernier film de Alejandro

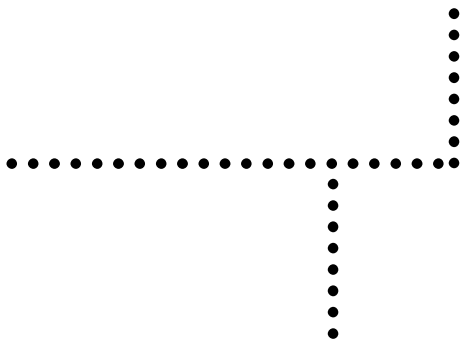
Amenabar, *les Autres*, mêle étrangement l'angoisse et le suspens ; la fiction réaliste et l'imaginaire réel effacent les dernières frontières de notre univers.

L'atmosphère est aussi épaisse que dans *Fenêtre sur cour* d'Hitchcock, les personnages aussi intimes et étranges à la fois. Le numéro 1239 des *cahiers du cinéma* a édité un article très intéressant sur le pouvoir des contrastes et de la lumière. Il est dit que la source flottante et diffuse de

lumière estompe les dernières lignes droites de la réalité, laissant le spectateur dans un clair-obscur angoissant. Selon une interview du réalisateur par le journal *le Monde*, ce film oxymorique est la concrétisation d'une longue réflexion sur le frôlement des échanges possibles entre le rêve et la réalité.

Laura





J'ai retrouvé aujourd'hui, dans une malle pleine de vieux livres poussiéreux la thèse de Robert Millet écrite en 1618 et traitant du verbe luner. Verbe qui lui avait été transmis par un étrange individu déclarant avoir voyagé dans des pays aussi fantastiques qu'improbables. A la suite de cette lecture, je créais l'expression *mal luner*.

Mal luner était-il luner contre ou luner à l'envers ?

J'en réfèrais à Henri Balourd, philosophe de ma connaissance. Celui-ci me renvoya à l'ouvrage de Chenaud sur l'envers ou le contre.

L'envers est-il contre l'endroit et le contre est-il l'envers de l'endroit ?

Ceci me détourna momentanément de la lune.

Contre luner !! le contre ne peut s'appliquer qu'à l'envers de luner. Si l'envers de luner est contre l'endroit nous retrouvons là la face cachée de la lune, alors que luner à l'envers est totalement différent.

Luner à l'envers change tout — l'espace-temps, les marées, la croissance des végétaux, le jour et la nuit.

Mais non, c'est totalement faux, cela ne change rien du tout, absolument rien car l'envers et l'endroit c'est interchangeable. C'est donc rigoureusement identique.

Question des point de vue !

Michèle



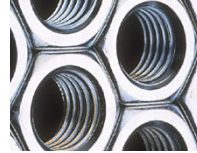
29 / 01 / 2002 à la librairie-
bibliothèque

Scrupule

26 rue du Fbg Figuerolles


alephs

référencer le réel



[collectif]

Ð

La conque 

les ateliers du rilge

[un paysage de mer, le ciel gris se noie dans la mer sans limite.]

- Retour.

- Hein ?

- Tu es de retour ?

- Non, je tourne, ne je reviens pas, je viens.

- Il faut que tu retournes, pour voir...

- Voir quoi ? le gris, le vide, voir le vent ? Il n'y a plus rien à voir, il faut sentir, pas une émotion, pas une sensation mais le tout qui nous englobe. Être à la fois ici et maintenant et vivre encore l'hier, je ne viens pas, je me souviens.

- Tu te rappelles quel genre de choses ? souvenirs d'enfance ?...?

- Non, je me souviens de tout. Chaque chose fait écho à un passé ; une émotion puis une autre, puis deux, trois et des milliers d'impressions surgissent, comme des souvenirs, je me souviens de demain, de ce qui sera, de ce qui n'a jamais été.

- Tu es une sorte de carrefour, une rencontre à toi tout seul, tu fais se rejoindre hier et demain à la fois ici et ailleurs.

- Nous faisons tous ça, nous sommes un bout d'infini, fait de milliers d'infinis. Nous sommes immenses et rien. Être tout ce qui nous fait, à la fois le passé, l'avenir, les rêves, les angoisses.

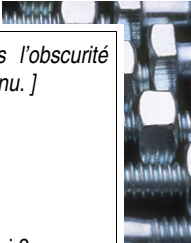
Le présent, l'ici et maintenant, est le point qui réunit tout cela, qui lit et relit qui nous rattache au monde.

- Mais le son de la mer, n'est que le son de la mer, je l'entends, je la vois et je baigne dans le présent.

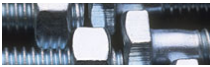
- Nous sommes des métaphores, tu entends la mer mais elle n'est plus la mer ici et maintenant, elle devient un point de départ, une abstraction ; elle pousse ton esprit à la multitude.

Tu deviens le monde.

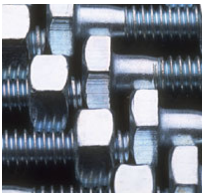




[deux individus dans l'obscurité
glaciale d'un lieu inconnu.]

- 
- hein !
 - quoi ?
 - qui est là ?
 - Non ! Qui est là ?
 - Moi !! Mais qui es-tu toi ?
 - Je ne sais pas vraiment. Tout ce que je sais c'est que j'ai froid.
 - Moi aussi j'ai froid et je ne te vois pas. Approche.
 - Je sens une vague chaleur dans tes doigts.
 - Moi, je ne sens que du froid, ton froid qui envahit ma chaleur... Je ne comprends pas. J'entends ta voix mais je ne perçois pas de présence. Quand je parle, mon souffle reste confiné près de mon visage, l'ordre des choses semble inexistant. Mais je parle et tu ne dis rien. Hé ! Toi, réponds !

[silence]

- Je vais avancer... Mon dieu ! je t'ai heurté ! tu halètes ! Ou alors est-ce moi...
 - Tu m'écrases !
 - Non, tu m'écrases ! Ta présence m'est épouvantable, ta peur me glace ! Tu es mort et tu veux te saisir de moi !
 - Je ne peux me saisir de rien. Et surtout pas de toi.
 - Parce que tu es mort.
 - En es-tu sûr ?
 - Non, mais j'ai cette impression. Je sais. Je sais tout, je suis le monde, et j'ai froid. Je sais qui tu es désormais et je sais que tu ne diras plus rien.
- 

Alexandre

- ah ! ?
 - quoi ?
 - Tu as entendu ?
 - Non
 - Ca... le... le... ça.
 - Non. Qu'est-ce que c'était ?
 - Une mouche, je crois. En tout cas, ça « grésillait », enfin, un truc comme ça.
 - Ca grésillait comment ?
 - Ca grésillait, heu, ça « kkrkr » ou « bzzzklekle ».
 - Ah ! comme ça.
 Ca ne grésille pas, ça. Ca kribloite !
 - Comment ?
 - Non, rien, c'est juste un mot qui est venu comme ça., sans que j'ai rien à y penser. Tu vois, chez moi, les mots des fois y viennent comme ça sans me demander mon avis. Y préviennent pas ; comme ça y viennent « kribloite », « oinzer », « androuille » [rires] comme ça !
 - C'est peut-être parce qu'il fait nuit, non ? Les rêves envahissent le langage la nuit.
 - Non, même pas. Le jour aussi les mots m'envahissent ; ils font de ma tête leur bouche (mon palais, mes lèvres) ; ma langue claque contre mes dents, ma langue se gonfle, épouse la forme de mon palais, le son s'engouffre dans ma gorge, ma bouche et mon nez pour ARTICULER, PARLER : « Witrame » « Ostenzeck ! », « kritoiffles ». Ils veulent sortir, sortir à tout prix. Comme un flot violent, ils sont éjectés de mes poumons puis de ma bouche, mais par leur propre volonté.
 Ils se forment, se déforment, se reforment. Sortis de moi, ils sont comme des bulles, ou si tu préfères des nuages.
 Tu sais, les nuages, chacun y voit un objet, l'objet qu'il veut voir. Les mots qui sortent de ma bouche sont malléables.
 Hé, hé ! de la vraie pâte à modeler !
 - Tais-toi !
 Comment fais-tu, c'est effrayant !
 Tais-toi !
 Les mots ne sont pas des bulles légères mais ils pèsent au contraire lourd ! Fais attention à eux. Écoute-les.
 Ne les laisse pas t'envahir
 Ne les laisse pas t'étouffer
 Mais respire-les...



[la plaine agricole. les champs. hiver. terre mise à nu. horizon vide. deux hommes d'affaires s'avancent l'un vers l'autre.]

- chchch !...
 - comment ça « chchch !... » ?
 - j'ai dit chchch !...
 - j'ai bien entendu.
 - sans doute, alors cessez.
 - « cessez, cessez », je vous demande comment cela est bien possible avec toute cette distance à parcourir ?
 - à force de remuer vous brouillez mes repères et à vous voir gesticuler ainsi, l'horizontalité s'en trouve toute chavirée.
 - moi, tout ce vide me pousse à bout et c'est en courant que j'espère pouvoir atteindre la certitude d'une fin, chose qui, j'en suis certain, remettrait les évidences à leur place.
 - ce n'est pas vos pas précipités qui rectifieront l'absence absolue d'obstacles que les lignes pourraient tenter de dessiner, car les vérités géométriques se trouvent ici remises en question par le flottement du temps sur l'épiderme du toujours.
 - il faut que j'y aille, le temps presse.
 - le temps ici, monsieur, nous ligue aux rives de l'incalculable : l'espace-temps n'a plus de raison d'être et pourtant... et pourtant, il vire à l'obsession.
 - là, vraiment, il faut que j'y aille : il me reste un quart d'heure et toujours rien au bout.

Bleuenn

- TIN OYOUN.
 - OYOUN.
 - OYOUN Difou.
 - Pas d'écho.
 - Non pas d'écho
 - Le désert est vide
 - Non, le désert est plein.
 - Lorsque je dis, le désert est vide, j'entends qu'ils est vide de sons.
 - Vide de sons, soit, mais tellement plein. Plein de tout ce qui peut naître. Car du vide tout est possible.
 - Le désert serait donc comme le point, si l'on considère qu'un point est vide, vide de matière.
 - Et pourtant, porteur d'espaces infinis.
 - Oui - dans son expansion—dans sa respiration.
 - Donc le vide et le plein, le point et l'infini seraient une seule et même chose.
 - Mais que dites-vous là [*dit une voix surgie de nulle part*] le désert n'a jamais été vide, il n'a jamais été plein d'ailleurs.
 - Vous voulez dire par là qu'il n'a pas d'existence propre !
 - Pas d'existence propre, le désert ! mais, vous plaisantez ? le désert choisit chaque son qu'il accueille, qu'il héberge, qu'il nourrit, qu'il amplifie, la nuit, jusqu'à le porter de grain de sable en grain de sable en échos somptueux.
 - Ne vous emballez pas, nous conversions simplement...
 - Simplement, parce qu'en plus, vous trouvez cela simple. Le vide et le plein ! la même chose... lorsque j'ai faim est-ce que mon assiette vide m'apporte la même chose que mon assiette pleine ?...
 - Arrêtez, taisez-vous, vous me donnez soif.
 - Eh ! bien buvez, *lui réplique la voix surgie ne nulle part, et elle lui tendit une outre vide.*

Michèle

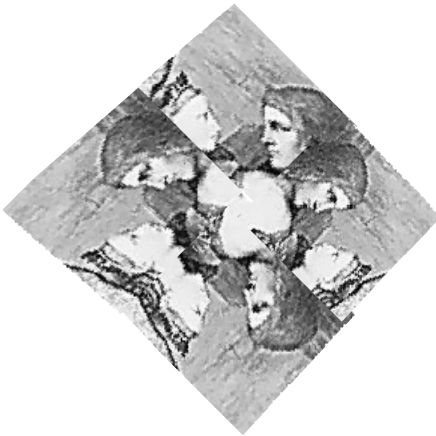


12 / 02 / 2002 **à la librairie-
bibliothèque**

Scrupule

26 rue du Fbg Figuerolles

polycéphalie(s)



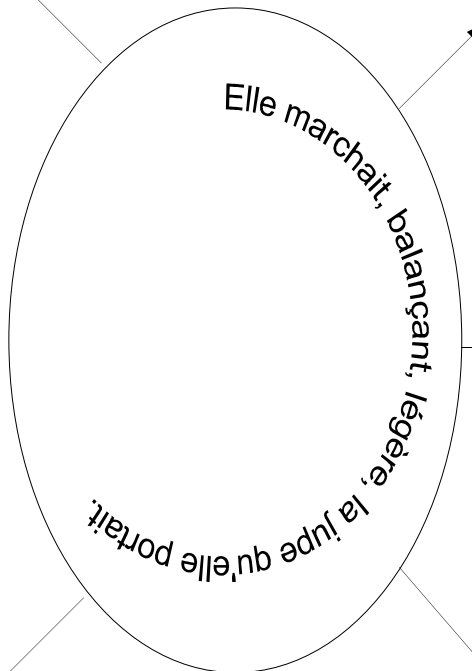
[collectif]

Đ

La conque ▽

Occident

(l'auteur)



(le texte)

— ici et là-bas, mon maintenant et le tien —

Zénith

(narrateur)

je surplombe
mais rien n'est lourd, rien
n'est lourd puisque je suis
au-dessus de tout.
Les choses, je les fais
miennes, puis je les donne.
Un présent léger & aérien.

Midi

(corps)
ses épaules se resserrent
ses muscles se contractent
les vagues se cassent, se heurtent
le vent gifle les autres,
l'eau, la surface de sa peau
tremble... glacée et compacte.
Orient

(double)

- double de toi-même ou toi-même,
double de moi, même si tu ne veux pas,
je mène la danse avec toi.
- va-t-en !

Nadir

(personnage)

je suis moi

Septentrion

Géraldine

(le texte)

-

Zénith

son visage enveloppé
de cheveux noirs

Refuge de l'auteur mondialisé

un personnage partout à la fois, millions
de scènes, d'actes, d'interprétations,
millions de réels et d'imaginaire,
en perte, en construction

Septentrion

je être un narrateur.
le narrateur n'est rien, un bout de texte, un mot,
un pronom personnel
je ne peux pas être narrateur
peut-être alors une présence, une source d'image
je suis peut-être un point,
une naissance

Midi

le corps dans l'instant
le corps et cris alors je
suis l'écrit la pensée
l'objet le monde

Ouest

(voix intérieure)

un visage sombre
étouffé de cheveux blancs,
un visage étrange comme
une photo qui serait
invisible, une image transparente,
un visage lointain, flou
fou, je vis un visage
clair ou sombre, un visage comme un autre

Nord

Laura

2 Bouche fermée, entrouverte, le cri, le son au fond du puits,
réverbère sur le visage.

Orient

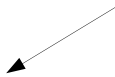


s a b o u c h e

(auteur)

5 Sa blancheur—on ne sait pas y
toucher. C'est bien pour cela
qu'elle est blanche, c'est bien
pour cela qu'elle peut porter un
nom. On l'appelle
Marguerite de Nadar. On doit la
laisser tranquille. Elle se présente
à nos yeux pour votre contempla-
tion.

Nord



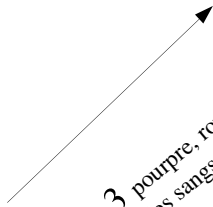
ouvre

Nadir

4 le rideau noir tombe. Elle s'est habil-
lée avec sa longue robe noire de satin.
Elle reste immobile

s u r s a b l a n

r o u g e



Midi

3 pourpre, rouge, rose, le ciel et son soleil. Le sang. L'union
des sangs. naissance des races. le nouveau né, le crucifix,
il n'y aura plus de religion. Les coquelicots, les camélias et
les roses. La Beauté et sa couleur à l'heure de midi.
La chaleur, la radiation, l'incandescence. Toujours trop de
violence à midi. la viande rouge, le four, la cuisson :
c'est midi on mange.

Zénith

1 ouvre la page blanche. Laisse le livre
noir, épais et poussiéreux sur tes genoux
ouvre tes yeux, ta bouche et tes oreilles
le trou béant t'attend, le puits à l'eau
pure est au-dessus de ton visage.

c h e u r



Occident

(personnage)

6 Sa - sa bouche - sa blancheur. C'est bien
la sienne. Cela n'appartient à personne
d'autre. La présence à ce monde n'est que sa
présence ?

19 / 02 / 2002 **à la librairie-
bibliothèque**

Scrupule

26 rue du Fbg Figuerolles


à la loupe

*Flaubert, le sens
et le temps*

les ateliers du righe

[collectif]

Ð

La conque 

Elle venait souvent à Paris, elle se promenait, dans
les quartiers de la capitale, foulait le sol pavé
des rues, pouvait se faufiler entre les passants,
c'est ainsi, au milieu de la foule
qu'elle aima Paris.

Géraldine

La ville se réveille aux mouvements des hommes.
La ville s'est réveillée aux mouvements des hommes.
La ville est réveillée aux mouvements des hommes.
la ville s'éveille aux hommes en mouvements
la ville veille aux mouvements
la ville va se réveiller aux mouvements des hommes
la ville est en train de se réveiller aux mouvements des hommes
la ville veille que vaille les hommes
la ville se réveille à l'éveil de veille des vaillants
la ville veut un réveil de mouvements
la ville réveille les hommes aux mouvements
la ville réveille les mouvements de ses hommes
la ville réveil - le réveil - des mouvements
le mou mouvement des hommes qui se réveillent veille à la ville
la ville s'en va se réveiller aux mouvements
la ville s'en réveille, aux mouvements des hommes
la vil ville se re-ré veille - eil - eille
œil œil o - aux mous mouvés,
mouvants, venant aux mouvètements, maintenant des hommes

Pour cent francs par an, elle
faisait la cuisine et le ménage,
cousait, lavait, repassait, savait
brider un cheval, engraisser les
volailles, battre le beurre, et
resta fidèle à sa maîtresse, —
qui cependant n'était pas une
personne agréable.

G. Flaubert, *Un cœur simple*
in *Trois contes*

Elle se levait le matin de bonne heure pour
profiter de la toute première lumière du jour,
elle respirait l'air frais, elle voulait surprendre
les bêtes dans leur intimité, c'est pourquoi
elle espéra longtemps avant d'être obligée de
partir à la ville pour trouver du travail.

Laura

Chantal

Il ruait, hennissait, sautait, se débattait et d'un coup de rein puissant pouvait renverser charrette et charretier, les piétiner rageusement ; il répondit pourtant chaque matin, pendant vingt ans à l'appel de son maître.

Michèle

Elle voit la lune briller
Elle aboie à la lune vrillée
Elle avoite la lune léger
La lune l'envoie briller
Elle imagine la lune briller
Elle voit la lune s'abriter
Elle aperçoit la lune briller
Elle a les yeux d'une lune pliée
Elle voit la lune embretillée
Elle ibsorvre la lune entortillée
Elle voit la lune cligner
Elle aperçoit une brune pliée.

Laura



Elle court sur les chemins bleus du soir
Elle court sur les routes bleues du soir
Elle court sur les sentiers bleus du soir

Bleucourts soir cheminelle
Soiroutes bleu coursur
Sentiersoir sur bleucour

co mi tr so nelle _____ chem
ro le co ou so _____ soi .
sen soi sur cou _____ ru

Michèle

Elle endort l'enfant
Elle aide au sommeil de l'enfant
Elle assomme le gamin
Elle tient dans ses mains le repos de l'héritier
Elle ensommeille l'innocence épuisée
Elle marchande du sable en l'échange de rêves attendris
Elle époudre les grains sur les yeux innocents
Elle égraine les rêves au creux de son sein
Elle donne le sort à la filiation
Elle en sort du don d'un pantin
Elle mort le soleil de l'entente affermie

Géraldine

26 / 02 / 2002 **à la librairie-
bibliothèque**

Scrupule

26 rue du Fbg Figuerolles

les ateliers du righe


étranger

en sa propre demeure



[collectif]

Ð

La conque 

Une valise, éculée. Il l'a posée des fois et des fois par terre, tant de terres inconnues, mal connues. Une valise rose, avec un trou, taillé grossièrement. Un bâton rose en sort. L'autre a un cône orange et bleu, ramassé sur le trottoir de la ville, en passant, en venant ici. De l'autre main il tient une casquette bleue, un gallon d'or. Déchirée, assortie à son vêtement. Il ne la porte jamais. Il a des cheveux peints en orange et vert, cela n'est pas sévère. « Moi j'ai envie d'y aller ». « Il n'y a pas assez de monde, et puis j'en ai marre de tous ces gens. Ils en ont rien à foutre de nous. Moi je me casse. » Elle écoute

l'homme à la casquette pendant que son ami écoute les histoires de l'homme à la valise rose. Il y a aussi Chloé, parmi eux. Elle s'ennuie. Elle n'a pas envie d'écouter les grands et leurs histoires. Elle en a marre. « Alors on y va. Allez. » Jacquot se plaint de ne pas pouvoir jouer plus souvent. Toutes ces préparations, ces prises de tête avec les autres. Et puis la rue c'est trop dur.

Alors le dimanche au bord de mer, il y a des gens, il fait beau, ils sont de bonne humeur. C'est le début de saison. C'est pas grave « Moi à la Comédie, je n'y vais plus ».

Chantal

EAU transparence. immobile, miroir
AIR douceur, les alysiées sur la peau nue
FEU de la terre, violence formidablement contenue de la lave en fusion
TERRE des îles étranges aux échos d'aventure
NUAGES Orages le tonnerre éclate dans les ventres muets
RAZ DE MAREE déchaînement mortel ou colère justifiée ?
INCENDIES ravageurs, semence de cendre et de suie
MONTAGNES les continents dérivent sur la folie du monde

Michèle



05 / 03 / 2002 **à la librairie-
bibliothèque**

Scrupule

26 rue du Fbg Figuerolles

laboratoires

*le garagiste, le joaillier
et le légiste*

les ateliers du rilge



[collectif]

Đ

La conque Đ

En ouvrant les yeux, je ne vis que le brouillard gris et la pluie sur la fenêtre. Pas envie d'aller dans cette puanteur humide. Juste s'extirper pour faire le café. Il me fallait un bon café ; premier effort d'une longue journée morose. Je me levai et derrière moi, une voix : « Où allez-vous monsieur Dean ? » Une belle blonde, les yeux verts, me sourit, un 9 mm pointé sur moi.

un espace vert, au centre un puits d'eau où une jeune femme remplit un seau, elle fredonne un air de chanson. Arrive de l'entrée droite un beau jeune homme fier monté sur un cheval (qui sera en bois pour la mise en scène).

LE JEUNE HOMME :

Ola , gente dame, n'auriez-vous pas aperçu un chevalier tout de bleu vêtu monté sur un cheval de la même teinte ?

LA JEUNE FEMME :

Pardon mon seigneur, pourchasseriez-vous un schtroumpf, monté ainsi sur votre cheval de bois ?

Laura

Sertir une pierre, c'est encercler un rêve... Pour Agathe, ce jour-là, le rêve était multiple et insertissable.

Seule dans son atelier, incrédule et fascinée elle voyait se former et apparaître, sur le mur blanc, des scènes étranges projetées par un cristal posé sur son établi et qu'elle destinait à un bijou baroque.

Des personnages bleus aux contours fluorescents émettaient des sons inaudibles accompagnés des mimiques expressives qui n'évoquaient en elle qu'un lointain écho, une sensation à peine perceptible à laquelle elle s'accrocha, sachant qu'elle devait chercher profondément en elle.

Ce flou c'était... mais oui... mais non.
... tout s'échappe.

Regarder avidement le mur, se laisser imprégner par cette atmosphère souterraine, retrouver cette mémoire incertaine et précieuse...

Michèle

12 / 03 / 2002 **à la librairie-
bibliothèque**

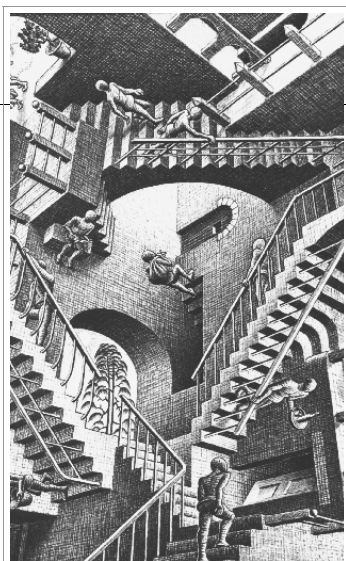
Scrupule

26 rue du Fbg Figuerolles

escaliers

qui rampent

les ateliers du rilge



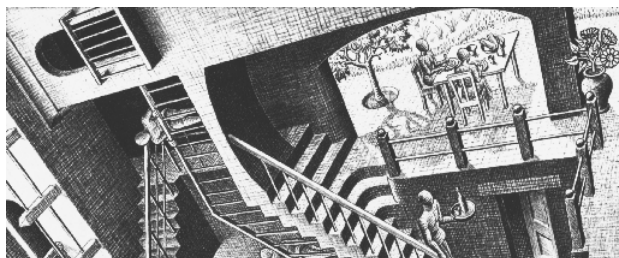
[collectif]

D

La conque ▸

Elle n'avait ni état d'âme dans ce jour poisseux ni désir d'aller vers ce lieu encore inconnu ni répugnance devant ce trafic intense et polluant ni plaisir ni envie de se lever.

Michèle



Dans l'histoire même et au-delà, par la façon même dont cela était imaginé et réalisé, à travers les couleurs et les reliefs de tout ce qui advenait en cette occurrence, jaillissant ou s'écoulant d'on ne savait quelle poche de manifestation jusque-là inexplorée et par conséquent absolument indéfinissable, à travers les méandres du récit et au sein même des mots hasardeux qui en formaient la substance hallucinée et aussi dans les silences pesants qui jetaient sur la rumination comme une lumière inconfortable, on sentait que l'orateur se trouvait en proie à un état de conscience très altéré, qu'un spécialiste n'aurait pas manqué de qualifier d'alarmant.

Yann

F-Vloucht - Rien - Dans - l'hivers
Vent Mille

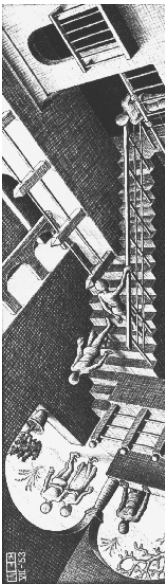
cria. Libretto - Pas Vu - Continentale

Yann

Ce matin, le rose du ciel vira rapidement au gris clair puis le gris s'alourdit en se chargeant de lourdes menaces alors qu'à l'horizon un rayon égaré effleurait les flancs d'une barque effilée dont la couleur écaillée se perdait dans l'écumes des vagues alors que des poissons volants formaient un éphémère ballet coloré jouant à s'élancer et plonger dans une eau de plus en plus noire et de plus en plus inquiétante car lorsqu'à la surface s'étalent les promesses des abysses le sens commun s'échappe.

Michèle

Carré n'était pas rire fous dans les prés bleus, aimer voir rouge miroir éclaté demain les branches explorées de larves phosphorescentes ébahies plès divines comédies vendues. Cessant le long des rivières éclatées. Verres de 40 carats certis



Michèle

L'air n'était pas comme d'habitude ni précisément d'une nature exceptionnelle mais sans odeur sans mouvement presque sans vie aucune nourriture ne semblait s'en dégager pour les poumons et il n'était pas lumineux il était sans aucune caractéristique en somme.

Yann

19 / 03 / 2002 **à la librairie-
bibliothèque**

Scrupule


26 rue du Fbg Figuerolles



réécritures

[collectif]

Đ

La conque 

les ateliers du rilge

onyxie : composé minéral très compact, aux reflets argentés. Une caractéristique de l'onyxie est de produire un son flûté sous l'effet du frottement, propriété qui lui vaut parfois l'appellation de « cristal de lune », malgré son aspect opaque.

On trouve des gisements d'onyxie en Amérique Latine, notamment au Brésil et au Chili, mais aussi à Madagascar et dans certaines régions d'Asie (Chine et Kazakhstan).

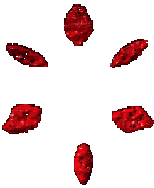
On suppose que les Bouddhas chantants légendaires de Oulan-Bator devaient leur propriété sonore à ce matériau.

Yann

ophidisme : cri du philosophe surpris dans les salons du XIXe à la vue d'une multitude de « isme ». Exemple : marxisme, freudisme, rupture d'anévrisme.

ophidisme : individu qui émet le son de la voyelle « o » en s'interrogeant sur les problèmes que peut poser son existence. En général ces individus aiment se retrouver dans les salons du XIXe qui voient se développer l'utilisation du suffixe « -isme » à tout bout de champ. Exemple : marxisme, freudisme.

ophidisme : Ophid est un écrivain célèbre qui fut atteint avant le XIXe siècle de la maladie du « -isme » qui l'obligea durant toute sa vie à faire « o » en philosophant. Son œuvre principale est *les métamorphoses*. D'autres hommes célèbres furent dans ce cas : Marxisme, Freudisme...



Laura



opération : n. f. Un procès puis une action résultant du procès. Le procès nous indique l'état premier de la « chose » et non l'état second. Entre ces deux états, l'action. Résultat : l'opération est faite. D'où une opération simple demande une action simple, par exemple : ouvrir une porte. On peut aussi avoir une opération compliquée en gardant l'action simple. Par exemple : ouvrir un cœur humain.

Chantal

26 / 03 / 2002 **à la librairie-
bibliothèque**

Scrupule

26 rue du Fbg Figuerolles


cartographies *(du phare)*

les ateliers du rilge



[collectif]

Ð

La conque 



Une voiture file sur la route. Elle file, tisse et trace derrière elle le trait de l'horizon.

L'horizon se vide. Un gros arbre s'impose. Il vient casser, rompre la ligne lointaine par sa matière, son épaisseur, son poids.

Il est là, face à moi et commence à se dénuder. Il se défait de ses feuilles. Des branches mortes tombent à ses pieds, des racines ressortent du sol par endroits, ce sont les bras d'un noyé qui s'enfoncent et ressortent par à-coups de la terre, se bat contre l'ensevelissement.

A mes pieds, des fourmis s'agitent et tentent de s'introduire dans la fente qu'entrouvre ma semelle décollée.

Certaines parviennent à leurs fins et viennent me chatouiller les pieds. C'est le soir, la nuit tombe et j'ai froid.

La ligne de l'horizon se dissipe ; et floue, floie sous les effluves. L'inconnu sombron

L'indicible impréciable, inapprécie... s'oublie.

Géraldine

Je me retrouve posé sur cette falaise
où le vent casse les vagues en deux
sur ce récif qui paraît fragile

Il me met mal à l'aise, et me
remplit de peurs et de vertiges

Je ne sais pas comment je fais
pour ainsi rester debout, car il est
sans cesse en train de me rappeler
qu'il peut me balayer et
m'emporter comme un vulgaire
bout de papier

Ces allers et retours majestueux
et violents me baladent de gauche
à droite me donnent cette sensation
de liberté qu'il me laisse apprécier
et partager

Sébastien



J'ai mon portable dans mon sac, la la la, la (air de Beethoven).

ouvre mon sac. Une femme en face de moi parle au téléphone. Ce n'était pas le mien. Remets mon portable dans mon sac. Descends du bus. Traverse la route, traverse le parking du « Géant Casino ». Vais sur ma gauche. Personne autour de moi, que des voitures. Vais à droite du garage. Demande mon chemin. Je suis perdue. Ils m'envoient de l'autre côté du supermarché. Mon portable sonne. Véro. M'invite vendredi soir. C'est O. K. . En lui parlant, perdue de nouveau. Prends mon portable de mon sac. Téléphone au magasin où je dois aller. Je suis à côté de « Feu Vert », « Vous êtes à l'opposé ». Assise sur la pelouse, à côté du rond-point, au milieu des plates-bandes. Obligée. Je suis perdue. Le numéro de téléphone au fond de mon sac, etc. Retourne sur mes pas. Repère le magasin. Tout va bien. Pense : J'ai oublié de téléphoner à Pascale. Prends mon portable de mon sac.

Téléphone en main, je marche. « Pascale ? » « oui » « je peux venir vers deux heures, ça marche ? » « Deux heures, c'est bon ». Portable de nouveau dans le sac. Retour à la maison. Téléphone sur la table. Je lis. Téléphone ne sonne plus. Il n'a pas sonné depuis un moment, c'est moi qui l'attends ! Enfin !! numéro inconnu. voix inconnue, pour quelques secondes. Nini. Ouah ! Trois ans que je ne l'ai pas vue. Aller en Angleterre, avec les enfants, au mois de mai, bla, bla. L'heure passe. Le retard s'affiche. Oui vendredi 5, je passe à Montpellier. on peut se voir. chouette. à Palavas. Cool. Il y a la mer. J'y pensais aussi. ça marche. Je laisse le téléphone sur la table. sors.

Chantal





Au soir de l'éclaircie, une silhouette, au milieu des autres. Il avance tranquillement. Tout s'agite et grouille autour, cris d'enfants, éclats de rires. Je me retourne, il avance doucement. Sur l'écran des images vivantes, mouvantes peut-être réelles. La mer avance en bruissant sur le sable, à part des bruits des autres. A part des vies des autres il s'avance. Cris d'enfants, sanglots, colère. L'écran blanc, de minuscules ombres s'agitent, dernier effort pour faire durer le spectacle, des doigts, des bêtes des signes. La pointe des récifs au loin, balayée, il s'approche plus rapidement. Un éclat de voix, sur le côté, une femme, rires. Il est là, devant moi, l'écran noir, silence, tous à se regarder, étonnés, surpris ; il passe.

Laura

La nuit, lumière lunaire enveloppante — séquence, saccade et le phare qui s'emmêle, lumière blonde, lumière jaune la mer en paraît verte, presque fluorescente parfois, et les yeux qui s'allument entre deux vagues, traçant leur trajectoire mouvante. Regarder, encore plus fixement, au retour de l'éclairage. La lumière s'efface, comme le mot, précisons le sens, l'image revient sur ces lucioles marines, leur espace élargi, attendons encore le retour pour préciser

Retour — Une nappe lumineuse, presque un continent dérivant sur une seconde. Des milliers de points au réel incertain. Retour. leur géographie évolutive s'efface encore. la cerner. la retrouver. le souvenir s'échappe et revient fragile. Un tour encore, et la phosphorescence des minuscules méduses bleues s'impose. la lumière se fixe maintenant. le voyage commence.

Michèle

02 / 04 / 2002 **à la librairie-
bibliothèque**

Scrupule

26 rue du Fbg Figuerolles

Charles,

je te remercie de ces dix ans de vie commune qui furent pour moi un séisme solaire. Pendant tout ce temps, et ça passe doucement parfois, je n'ai trouvé rien à redire de ta conduite. Ton organisation lactée a conditionné ma vie : brosse à dents, toujours à la même place, chaussons, au pied du lit à droite, bise sur le front après le « comment ça va » quotidien.

Je te remercie de notre vie saine, air pur et biologique. Aucune fausse note en dix ans, aucun dérapage, aucun déviato-auroéolaire pour masquer le soleil de notre amour. Quant à ta fidélité elle n'a d'égal que ton appétit, et dieu sait que sur ce point (l'appétit) tu n'étais jamais en panne. Mais ces instants passés avec toi me donnent envie d'autre chose, l'imprévu, la passion, la ville et surtout la ville ; je sais, il est un peu tard à mon âge mais certaines de mes copines ont osé s'agglomérattarder. J'ai besoin que le monde s'ouvre à moi, que l'avenir soit une surprise. Je m'excuse de ne pouvoir rester inerte et passive avec toi comme un dessin sans sens. Après mûre réflexion, je pense que tout est joué entre nous, tu sais tout de moi, je sais tout de toi, de ta mère et des séries policières du jeudi. Ne t'inquiète pas je termine cette synthèse oralisée de notre vie commune, retourne vite à tes occupations, tu ne remarqueras peut-être rien, mais moi, mon Charles, je te quitte.

Ta petite laitue.

Aubrillac Simone
18 rue des Amants
34 000 Montpellier

à l'intention de la régie *ICI*

le 02 avril 2002,

objet : lettre d'insulte

Madame, Monsieur,

Je me permets, par ce courrier, de vous faire part du sérieux mécontentement d'une de vos locataires.

Cela fait maintenant six mois que j'ai emménagé rue des Amants, et les travaux dans la salle de bain, la cuisine et la chambre à coucher n'ont toujours pas été faits. Depuis six mois maintenant, je travaille et m'évertue à négocier avec votre organisme afin d'obtenir ce qu'il était prévu que j'obtienne dès mon arrivée dans les lieux.

Le 4 mars, vous avez daigné enfin m'envoyer quelqu'un pour prendre des mesures et faire un devis, mais mon dieu sans prendre rendez-vous ! : je me suis vue accueillir ce pauvre ouvrier en pyjama !

Un homme charmant, soit dit au passage ; tous les gens chez vous sont « charmants » ; mais ne croyez pas que cela suffise à la bonne gestion des biens immobiliers !

Depuis ces prises de mesure, comme d'ailleurs depuis six mois, je ne reçois aucune autre nouvelle de votre part que celle d'une hésitation permanente. Mais quoi ! Vous oubliez que c'est tout un quotidien, une vie, « ma » vie, qui s'en trouvent bouleversés ! A quoi vous ne répondez que par une attitude de léthargie. C'est tout simplement désespérant et pathétique.

Ca frise la démente !

Imaginez, imaginez seulement, bande de planqués, cadres encadrés dans vos bureaux bien confortables, que ça fait six mois que moi, je me douche à l'eau froide !

Un tel manque de professionnalisme, voire d'humanité, est tout à fait révoltant !

J'espère au moins, après avoir tout essayé avec vous, que cette lettre porte ses fruits.

Certes le style est tranchant et la vérité nue blesse. Mais comprenez-moi ; la vie n'est pas facile à vivre quand on la vit dans des conditions pareilles. Un peu de pitié que diable ! Si vous pouviez au moins me réparer le « boutte-feu » !

En attendant que vous donniez suite le plus rapidement possible, je vous prie de croire, Madame, Monsieur, en l'extrême sincérité de tout ce qui vient d'être dit.

Monsieur,

En ma qualité de Moi, je tiens par la présente à vous manifester mon indignation courroucée. Votre attitude de l'autre soir m'a si profondément choqué que sur le moment j'en ai perdu mon latin, moi qui n'ai déjà pas de langue maternelle. La manière honteuse dont vous avez asséné vos mensonges comme des évidences auront suffi à vous discréditer à mes yeux, à elle toute seule, et à chacun de vos interventions la mauvaise foi et la fausseté se sont faits plus lamentables.

Si moi, de moi-même, je m'étais permis quelque conseil à cette assemblée, j'aurais promptement demandé qu'on vous jetât dehors, comme l'histriion indigne que vous êtes. Dans la carte du monde miroitée jusque sur les colonnades et les chapiteaux de ce salon prestigieux, vous avez glosé honteusement sur des peuples et des pays auxquels vous n'entendez rien. De ma propre ineptie, et en réflexion sur cette incident, j'ai trouvé là matière à m'inquiéter sur la moralité et la valeur des gens de votre génération, et j'ai grand-peur que la psycho-analyse n'y arrange rien, non plus que les fameuses vertus du cachet rose du laboratoire Boiron.

Sans doute n'ai-je plus de « persona à ma personne », comme vous dites dans votre nouveau jargon insipide, mais il me reste, je crois, assez de discernement pour identifier les paltoquets dans votre genre.

(Vous avez compris que je ne vous salue pas !)

Cher Ludovic,

Nous nous étions mutuellement mis d'accord tu partais pour deux semaines mais il y a quatre semaines que tu es parti, et je ne voulais pas te le dire mais je le fais quand même, donc je t'écris cette lettre et ne m'appelle pas « loupette » pour cela comme tu as l'habitude de le faire. Tu partais à cinq heures et tu es même venu me voir juste avant ton départ, pour faire croire que tu étais désolé de partir et que tu tenais vraiment à moi, tout cela pour me séduire, et tu as réussi. Peut-être ? En utilisant tes « lumitremb » tu te crois bien malin avec moi mais cela ne me semble pas nécessaire. Il suffit que je te le dise pour que tu reviennes encore plus tard que prévu car je sais qu'au moindre grattement de ta personnalité, tu te sens mal à l'aise et c'est donc bien difficile de te dire quoi que ce soit sur tes attitudes envers moi. Je risque de ne plus pouvoir te dire quoi que ce soit et évidemment n'étant pas là, je te peux pas te le dire, donc je me dis tout cela à moi-même, à en devenir folle, et non plus folle de toi, jusqu'à ce que j'ai à t'écrire ce genre de lettre, que je déplore envoyer à quiconque, encore plus à toi. Alors ce que je ne voulais pas te dire mais que je suis forcée de te dire, à cause de ton retard, est que j'ai reçu une lettre adressée à toi et que j'ai cru bien faire d'ouvrir et qui te convoque à Buenos Aires le 29 novembre et nous sommes le 21 novembre, cela dans l'espoir que tu es de retour avant cette date ou que cette lettre te parvienne avant. Que faire pour te dire que je ne serais pas là quand tu reviendras car moi aussi je pars en voyage pour étudier les arbres de Malaisie. Enfin, ce que j'avais à te dire, ce n'est pas vraiment que j'ai osé ouvrir ta lettre bien que je pense que j'ai bien fait, mais bien autre chose que je veux te dire. Même avant ton départ nous avons eu une discussion, enfin plutôt un monologue puisque c'est toi qui parlais le plus souvent et moi je t'écoutais. C'est vrai nous sommes partis ensemble boire un café, pour dire de ne pas rester enfermés ensemble tout le temps, afin de ne pas tomber dans une intimité qui t'effraie, car ce que j'ai à te dire peut bien se dire dans ce moment. Mais ne crains rien car moi aussi j'évite cette intimité pour justement retarder un peu plus ce que j'ai à te dire. D'ailleurs tu le sens bien car sur le chemin allant au café, j'ai là osé commencer à

te dire quelque mot sur ton voyage, pour ainsi commencer la conversation et arriver à dire ce que j'ai vraiment à te dire, mais tout de suite tu m'as fait remarquer que c'était ni le bon endroit

ni le bon moment de parler. Par la même occasion tu m'as même avoué que j'avais souvent cette habitude, de dire des « choses » au mauvais moment ou au mauvais endroit. Tout cela pour me taire. Taire ces paroles qui pourraient gratter ta personne, enfin gratter ce masque, peut-être même les masques que tu mets en ma présence. D'ailleurs ce n'est pas de cela que je veux parler, n'aie crainte. Ceci est trop compliqué pour toi, je ne parle pas comme un psychanalyste. Alors ne t'étonnes pas si je te dis plus haut que j'ai l'impression que tu joues au malin avec moi. Et j'aurai beau dire que cela n'est pas nécessaire puisque on est amis. Puis tu prends cela pour des aveux. Je veux simplement faire conversation avec toi. Et puis puisqu'il faut dire « ces choses », est-ce vraiment des voyages d'affaires ? Mais n'en parlons plus, enfin je veux dire je n'en parle plus. Je sais que tu es mon ami et que tu désires le rester mais comme je te connais et que tu es assez paresseux, il fallait bien que je te le dise, cela, tu ne vas pas répondre à cette lettre, ni me téléphoner. Donc je suis en train de t'avouer des choses et ce n'est pas la peine de te les dire puisqu'il n'y aura pas de réponse à tout ce que j'ai pu parvenir à te dire dans cette lettre. Oui, que faire ? Moi j'en suis tombée malade, de ne pas pouvoir te dire ce que j'ai à te dire, car tu n'es jamais vraiment là, et que tu ne répondras pas à cette lettre, je le sais. A Tchoum !! Tu vois la fièvre me prend et il faut que je te laisse pour me soigner, cela aussi je ne voulais pas te le dire pour que tu ne t'inquiètes pas mais j'y suis obligée car je n'arrive plus à être très cohérente avec toi à cause de cette fièvre.

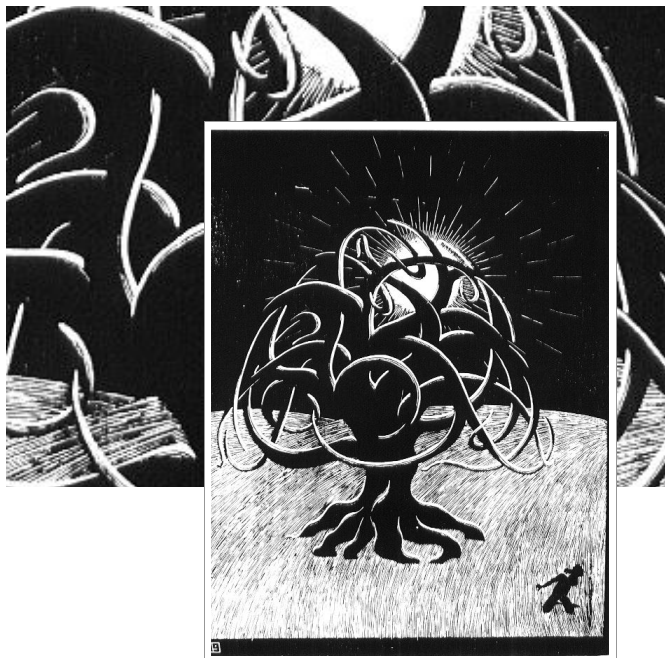
Donc, bonsoir.

P.S. : encore un mot, si j'ose dire. J'espère quand même te voir à mon retour. Nous devrions avoir plein de choses à nous dire, du moins sur nos voyages réciproques.

29 / 04 / 2002 **à la librairie-
bibliothèque**

Scrupule

26 rue du Fbg Figuerolles



réseaux

la vie mots d'emploi

[collectif]

Ð

La conque ▸

Primavera : déesse du pays premier « Prima de Vera » ; du continent indien, Primavera s'unit à Dexoterro, deuxième de la Terre, fils de Europa. Elle donna son nom à une fleur symbole de son pays et qui devient plus tard le nom de sa fille. Cette fille parcourut Europa et rencontra le cousin du fils de Dextroterro. L'épouse de celui-ci devient sa meilleure amie.



[...]

Il vivait toujours lorsque celui-ci revient au logis. Il avait été voir Autolykos son grand-père pour étudier l'électrolyse solaire. Il avait aussi interdit dans tout le pays la chasse, ayant mangé trop de sanglier dans sa jeunesse. Enfin ,il avait médité sur son nom : « U-lysse », c'est à dire sur le lissage de l'universel, aussi parce qu'il était grec.

Chantal

Missou missou rose : vieux chat au nom mystérieux et aux multiples surnoms. En 1987 (à peu près), la petite Laura adopta ce joli petit chat aux deux yeux bleus et l'appela ainsi. Quelques années plus tard elle en perdit un lors d'une rixe avec un gros chien, ce qui lui valut le surnom de N'a-qu'un-œil ou Nakanoy. Avec les années elle prit de l'âge et la fringante Missou missou Rose devint « mémère » et même « la grosse » à cause de son manque d'exercice. A l'heure qu'il est (20h45), elle vit avec Ève dans une maison grande et sèche.

Laura

Laura : Fille de Denis et d'Eve, elle naquit dans le XVII^e, aucune éponimité. Elle déménagea à deux ans pour se perdre dans le labyrinthe de la garrigue méditerranéenne. Fille unique, ce qui réduit considérablement la taille de l'arbre, elle se passionna pour la lecture. A défaut de pouvoir torturer un frère ou une sœur, elle eut un chat, Missou mis-sou Rose, toujours vivante à l'heure qu'il est (20h25), enfin j'espère... Ce magnifique siamois angora, bâtard pur sang suivit tout le monde durant le 2^{ème} déménagement de l'autre côté de la rue pour une maison plus grande et plus sèche.

Ève : Selon la Bible, première femme. Elle vivait au paradis avec le bel Adam jusqu'à ce qu'elle le poussât à croquer la pomme. Ils perdirent alors tous deux leur feuille et furent chassés du paradis. Ils eurent deux fils Caen et Abdel (euh, il s'appelait Abel [heureusement pour lui compte tenu des circonstances actuelles]).

deuxième femme de Denis, elle le rencontra alors qu'il était photographe. Elle donna son nom à la première femme. Ils exerçaient la profession de sculpteurs bijoutiers à Paris dans le XVIII^e. Ils déménagèrent dans le Sud et en 1981 ils eurent une magnifique fille du nom de Laura* et qu'il ne faut pas confondre avec celle de Johnny.

Laura

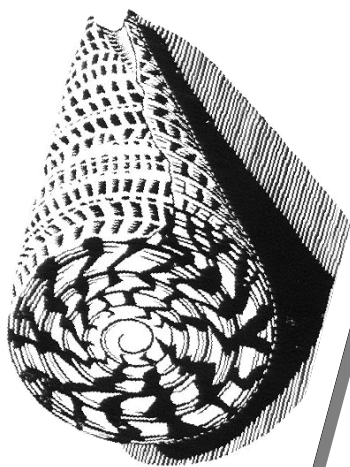


07 / 05 / 2002 **à la librairie-
bibliothèque**

Scrupule

26 rue du Fbg Figuerolles

toucher le monde
(derrière l'atelier)

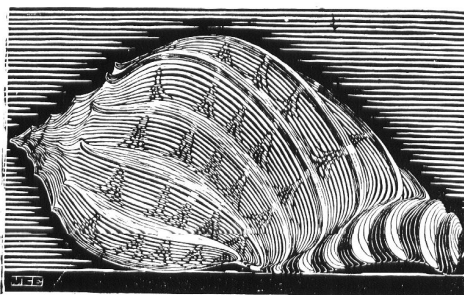


les ateliers du rilage

la douleur
la pointe des viscères est
plaie - béante - Rouge sang
hurlant - l'ulcère.

Au-delà soi horizon
derrière la ligne le monde, ouvert.
S'oublier pour sentir, et se tourner vers l'autre
donner à voir sans limite, comprendre
oublier la distance et voir l'illisible

Laura



oublier la distance et voir l'illisible

Demain, je renonce à sortir de moi, demeurer enfermé dans ce moi comme au fond d'une tombe ? Un homme obsédé avec son « égo », avec son essence d'être, qu'est ce père, cette femme traînant ses trois enfants avec elle, peut bien entendre de ces mots. L'intellectuel masturbe toujours son esprit. La masturbation, alors c'est public. Pourrait-il trouver des mots pour que ses enfants se sentent mieux au monde ?

Les enfants n'osent plus, ne savent plus regarder ce « grand homme ». J'ai lu « ce grand homme », j'ai vu ces enfants. D'arriver à dire bonjour à tout le monde, au monde est une tâche difficile mais nécessaire pour que la vie soit.

Chantal

14 / 05 / 2002 **à la librairie-
bibliothèque**

Scrupule

26 rue du Fbg Figuerolles

ailleurs *ou* demain

géographies imaginaires



Il y avait une haute fenêtre étroite et rectangulaire. Un carré de bleu. Des tuiles, un mur, une fenêtre, des tuiles, un mur et une fenêtre, le tout entouré d'une bordure jaune canari.

Des voix de femmes, des cloches qui sonnent, un chien qui aboie, un homme qui passe devant le perron et dit « bonjour » timidement. Un autre homme arrive, un visage blafard, un autre bonjour timide. Il va au jardin où il plante des graines d'idées. On en fera un bouquet.

Une femme passe avec son enfant dans les bras, ne regarde pas devant elle.

Quelques marches, un long couloir, des portes, des pièces vides. Ils sont partis. Les chercher ? A la cave... Des tas d'os ?

Retrouver son chemin, prendre la porte de sortie

La voici ?

Une autre cour, un jardin où les idées se sont emmêlées. La jungle. Le danger de la bête sauvage. La gueule béante. Un grand trou noir. Y mettre la main. Saisir quelque chose, un mot : reviens.

Les jambes sont paralysées dans la terre. Le danger de devenir une statue. La statue. La fameuse statue du jardin. L'ici et l'ailleurs incarnés.

Partir — ou est le couloir ?

ou est la porte de sortie

il n'y a pas de secours

La femme avec son enfant dans le bras repasse, regarde devant elle.

L'enfant pleure, il a peur.

C'est l'heure de fermer les portes, il n'y a plus de clés.

Y revenir demain. Demain le jardin des idées est fané.

La fleur de nostalgie te sera offerte

la fleur de l'espoir te sera tendue

la paume de la main sera moite

Une goutte de sueur coulera sur ton front

Tu pourras parler d'hier mais tu resteras muette.

Chantal

ICI

l'Ailleurs est un miroir négatif
où l'on s'aperçoit de tout ce que l'on n'a pas eu et de tout ce qu'on
aura jamais.
les villes invisibles

LA-BAS

L'imaginaire se déploie circulairement,
par détours et retours le long d'un sujet vide.
l'empire des signes

ICI

l'amour se vend sur les trottoirs, dans les sex-shops et sur internet,
même quand il est gratuit c'est toujours à la sauvette qu'on le fait...

LA-BAS

l'amour est un devoir civique, il s'échange, passe de main en main.
Les hommes se font la bise entre eux et serrent la main aux fem-
mes... comportement gratuit qui peut rapporter gros, vivre d'amour
et eau : pureté des sentiments où la tendresse n'est ni une hypocri-
sie, ni une faiblesse.

ICI

s'enfuient les idées, ne restent que les désirs creux, la satisfaction
immédiate au travers de chimères mercantiles et capitalistes imagi-
nées de toutes pièces par des technocrates normatifs.

LA-BAS

l'idée même du désir est liée à ses conséquences, on n'a pas le
désir de s'aimer, on s'aime tous fraternellement... et les normes
collectives ne sont que de deux natures : naturelles ou divines...

Joe

21 / 05 / 2002 **à la librairie-
bibliothèque**

Scrupule

26 rue du Fbg Figuerolles

théâtres

abymer le dialogue

les ateliers du rigle



[collectif]

Ð

La conque ▸

- P- Tiens, tu n'as pas tes lunettes aujourd'hui.
- S- Je les ai oubliées chez ma mère. Elle habite Perpignan et je ne vais pas faire 250 km pour aller les chercher. Tu as vu Marie-Laure cet après-midi ?
- P- Oui, elle est passée chez Marc, mais en vitesse. Pourquoi ?
- S- Oh, comme cela. Pour savoir. Au fait, qu'est-ce que tu faisais chez Marc ? Je croyais que vous ne vous parliez plus, après cette histoire.
- P- Oui, mais je lui ai apporté un livre "le Grand Jour" de G. Serin. Je pense qu'il va comprendre, quand il aura lu ce livre. C'est vraiment un super bouquin. Tu connais ?
- S- Non, jamais entendu parler... Tu peux le passer à Marie-Laure. Elle aime lire. Et puis tu peux lui dire de me le passer après.
- P- Oui. Pourquoi pas. Mais je peux te le passer en premier et tu peux le passer à Marie-Laure après. Ca te fera une excuse, non ?
- S- Oui, mais je n'ai pas mes lunettes donc je ne peux pas lire en ce moment. Et puis tu vois, si tu donnes le livre à Marie-Laure et qu'elle me le donne après, et que je lui dis que je n'ai pas mes lunettes, que mes lunettes sont chez ma mère, à Perpignan. Eh bien là, je peux lui proposer d'aller chercher mes lunettes chez ma mère avec elle. Et là, j'ai la chance d'être avec elle pendant au moins trois heures, tu t'imagines.
- P- Oui, et en rentrant tu lui proposes de lire u bout du livre qu'elle a aimé, comme ça, ça prolonge u peu l'histoire. En fait, c'est un peu comme cette histoire avec Marc. Une fois que les gens ont lu ce livre, eh bien ta vie n'est plus jamais la même. TU VERRAS. En plus, si toi et Marie-Laure le lisez, vu la situation...
- S- Oui, tu t'imagines. Elle dit oui, évidemment, et je l'emmène voir ma mère. Ma mère... ouah... ça c'est quelque chose... Pour u début c'est un début... On s'arrête en cours de route pour boire un verre ensemble. Et déjà, là, je la questionne sur le "Grand Jour" et elle me dit "oui, c'est u livre qui suit son chemin", et moi tout de suite je pense à notre chemin, enfin le bout de chemin que j'aimerais faire avec elle.
- P- Oui, mais moi je crois que tu devrais lire ce bouquin en premier. Enfin, moi, je lui dirais "est-ce que tu aimes la nuit ?" Si elle dit oui, je crois que tu as une chance, sinon c'est risqué.
- S- Qu'est-ce que cela a en rapport avec Marie-Laure et moi ?
- P- Aucun. Tu n'as rien compris. Il s'agit du livre "le Grand Jour". C'est là où tout se joue. C'est lui qui va vous mettre ensemble.
- S- Tu es fou. Écoute on en reste là.

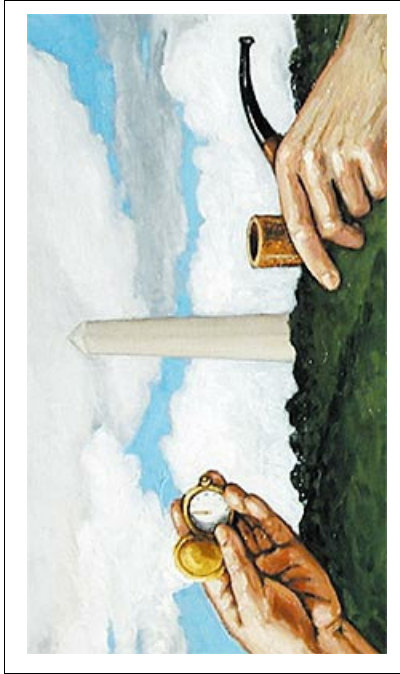


Chantal

- T'as fait le marché ?
 - Marche plus la machine.
 - T'as fait le marché ?
 - Ca marche plus et va te faire foutre
- ça marche plus le marché ; ça marche plus ma câline, ça marche plus rien et merde
- ça marche jamais comme ça, c'est la spirale ou pire, le cercle vicieux qui se visse aux essieux de tes roues. Tu fais le beau tu fais le fier, et puis quoi t'espères ta misère diffuse dans mes bras sacré frère, tu veux du beau et c'est amer, toujours tu roules à tombeau ouvert, Mr Vertigo.
 - J'veux du ciel sans serpillière, j'veux ma sœur, mon amante et ma mère. J'veux d'la sueur et des prières. Ensemble. Mais ça marche pas, ça marche pas.
 - Tu veux la fin de ta colère et ta colère te souffle ses rimes pour dire les cimes et les cimetières. Retour en arrière et plongeon dans l'avant. Et c'est toujours la même colère et c'est toujours la même écume à fleur de lèvres.
 - Alors quoi, marche ou crève ? Mais si en avant c'est comme en arrière et si le loin rejoint le centre faut quoi, exploser le noyau ?
 - Et si le centre serpente et se déroule alors peut-être que roule ma poule. C'est pas ma faute si tu t'accroches aux mauvais rêves.
 - Mais que diable la distance était grande de nous à mon vieux frère, pourquoi mon plomb s'est échappé
 - Pourquoi tu le laisses pas couler
 - Oh ma câline, on se fera étoiles sans misères de trous noirs. Et toi "oui beau trouvé, et l'on s'éclaboussera de toutes nos multitudes, on se fera légers, on sera l'indigo qui danse sur le bitume", et toujours le même frein, et toujours la même faim,
 - Et toujours la même fin beau trouvé, car toujours tu reviens à ta plaie. Et toujours tu reviens à ta place.
 - De place en place on se déplace pas. Mon cordon m'attache comme la lune à la Terre je désespère de jamais
 - de jamais éclater de rire ?
 - Éclats de rire se brisent dans les miroirs instantanés. Succédanés du centre sont les points que je fais miroiter. On ne part pas et puisqu'on ne part pas alors casse-toi, car mon rêve se brise.
 - Retour au point névralgique mon amour. C'est à mourir d'ennui les figures de tes cris.
 - Et toi alors, ils s'entendent pas dans le temps et l'espace tes sans-fond dégueulasses ?
 - Moi, je reste en surface amor, et je vis à mort la torpeur des inquiets. Au fait, t'as fait le marché ?



Camille



- Où étais-tu hier ?
- Dans la cuisine, pourquoi ?
- Dans la cuisine ?
- Oui, je pleurais. J'épluchais des oignons et je pleurais.
- Triste ?
- Non et toi ?
- Moi aussi, des larmes, je coupais des oignons.
- Où ?
- Dans la cuisine.
- Cette cuisine-là ?
- Oui celle-là, faïence bleue, passoire jaune, en haut le petit placard avec la poignée vert olive.
- Impossible, on se serais vus !
- Je t'ai vu mais tu ne m'as pas entendu. J'ai crié pourtant.
- Trop de larmes peut-être. C'est triste de pleurer pour des oignons.
- Pourquoi des oignons ? Je coupais des poivrons ! Je ne t'ai pas vu !
- C'est parce que je suis très discret.
- Alors ?
- Alors quoi ?
- Je ne t'ai pas vu ?
- Si, après quand je t'ai pris la main, tu as tourné les yeux et tu m'as vu, tu as même souri.
- J'ai souri ? Oui, j'ai souri, je t'ai regardé et j'ai souri, j'étais heureux. Nous étions là, dans la chambre, à couper les tomates et nous étions heureux.

Laura

11 / 06 / 2002 **à la librairie-
bibliothèque**

Scrupule

26 rue du Fbg Figuerolles



morts de l'auteur

épigraphes / épitaphes

les ateliers du rilge

[collectif]

Ð

La conque ▮



Le va et le vient

Aujourd'hui, j'ai rentré sur mon ordinateur portable le récit de mon premier voyage à Moscou il y a de cela quinze ans environ. Ensuite, j'ai envoyé un E-mail à ma fille en ce moment à Los Angeles. Un est arrivé de Chine—informations pour mon prochain roman.

« Aujourd'hui, yes today, j'ai rentré sur mon vidéoportable l'hyper-text sur mon premier voyage, à Moscou, il y a de cela quinze ans environ.

Ensuite, thenafter, j'ai envoyé un Email à ma fille, à Los Angeles en ce moment.

Puis, just then, j'ai reçu un Email—informations pour mon prochain roman, de Chine. Cela se passera au XI^e siècle.

Cela me rappelle le livre que j'ai écrit sur les cathédrales—celles du voyage. La gare Victoria Station à Londres, celle de l'Autre Voyage, la cathédrale de Chartres, deux vastes espaces où les gens viennent pour voyager. Ce roman était comme une cathédrale. Vaste mais vide. Dans cet espace les lecteurs pouvaient voyager. Je leur avais donné plein de place. Le livre avait été classé « New Age ». Lu beaucoup par les ados de cette époque; Un emblème, un logo j'étais devenu. Pourtant je savais que ce livre était vide, vide de sens, vide de tout, je laissais les lecteurs voyager à leur guise. J'ai été pour une fois intelligente, dans un sens, cette fois, et j'avais été une star, riche pour un moment... »

Chantal

L'émotion de l'art ou l'art de l'émotion n'est-il pas une facilité en réponse à un vide d'inspiration ?

Peut-être au même titre que la syntaxe découpée qui élimine pour paraître plus légère tout en peinant à dire la légèreté.

« Les anges passent comme l'émotion d'une image. Il reste une aile, une plume dans un cadre, réponse légère à la route morcelée, la carrosserie, les traces. Le diptyque est à la fois lieu et réponse.

Laura



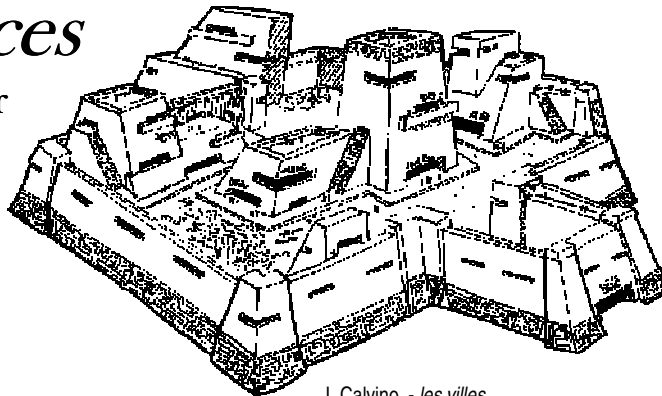
06 / 08 / 2002 **à la librairie-
bibliothèque**

Scrupule

26 rue du Fbg Figuerolles

redondances

repérer / répéter
les signes



I. Calvino - *les villes*

[collectif]

D

La conque ▸

Victor se cache le front.
Une sueur froide traverse son corps.
Il est minuit.
Le parc est désert.
Dans le désert du parc, le vent s'est levé.
Victor a brandi son poing en signe de colère.
Le vent a détourné ses pensées sans pouvoir y retourner.
Victor sent.
Le vent effleure son corps, c'est insupportable.
Victor cache toujours son front, la peur sous la main.
Peur venteuse.
L'effroi du mouvement, des traces, des bruits, de la vitesse.
Maintenant, ainsi basculé dans la cathédrale de ses souvenirs, Victor a encore son front dans ses mains.
Soudain, au lointain, le cri de la chouette, et casse son angoisse, pour l'accueillir dans le rêve de l'animal.
Les mains de Victor viennent alors toucher la terre noire et humide.
Une rafale de vent l'amène à terre, ses lèvres goûtent la terre, la chouette, son chant, à ses oreilles, son front en sueur.
Sa main ramasse l'eau de son front, la mélange à la terre.
Puis, terre dans la bouche.
Victor gratte, gratte la terre pour sentir l'empreinte de son nom inscrit il y a longtemps, aussi longtemps que la chouette connaît la nuit de son chant.
Le vent n'avait pas érodé son nom.

Chantal _____ e



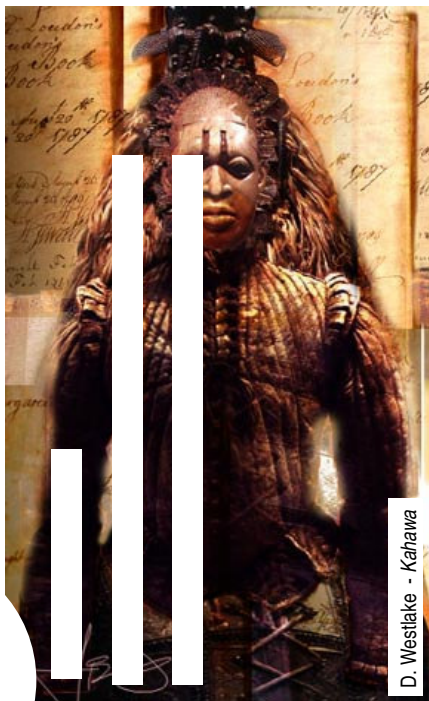
— Guéridon inerte —

cet asticot absurde
dans une foule chevelure
Soit disant quelques minutes
Ce que mon pensum allait dire
était ces minutes et — la fuite
de mon délai sous mes yeux
attendu par un œil bridé.
Le pensum découle de cet œil, de
ce cou noué où Catherine m'indique
en prenant ma main de lui soulager
L'œil en graine abîmé symptôme
de l'œil malade. cette dichromie
insensée, insatiable, au-delà
et par-dessus les vagues, tout à fait
dans le ciel.
asticote vivement un temps une
foule à distance et dictature.
vibre.
Correspondance lement. Clé du
ratage. lubie du mal

Patrice

Ce soir-là, le square était désert. Le petit homme en pardessus gris adorait cet instant entre chien et loup. Il évoquait l'absence, la confusion du plein et du vide. L'homme regardait la statue bleu-nuit disparaître malgré elle comme une trace au fond de la mémoire : bleue sur fond bleu, elle devenait message anonyme... Une accalmie dans l'orage l'autorisa enfin à lire. Le pardessus détrem pé, face à l'œuvre oubliée, le petit homme déplia la lettre, relia les signes aux signes sans en trouver le sens. Le lampadaire fournissait un éclairage chiche. La lettre n'aurait guère été qu'une accalmie dans sa vie et l'absence pesait comme une nuit indélébile.

Nicole Neaud



D. Westlake - Kahawa

— Pluton avenue —

contourné au-delà de ce point étranger. contourné une phrase un instant comptable dans l'ennui planétaire le seul sentiment outre le fait de perdre conscience, le regard à regard, éviter la puanteur mondiale aller sur mars — en revenir ne plus pouvoir partir.

La route le nez collé dans l'atmosphère — La fenêtre l'air au rythme de 300 tours minute.

Patrice

si vous pouvez lire cette surface, c'est que le pliage a été mal effectué.

13 / 08 / 2002 à la librairie-
bibliothèque

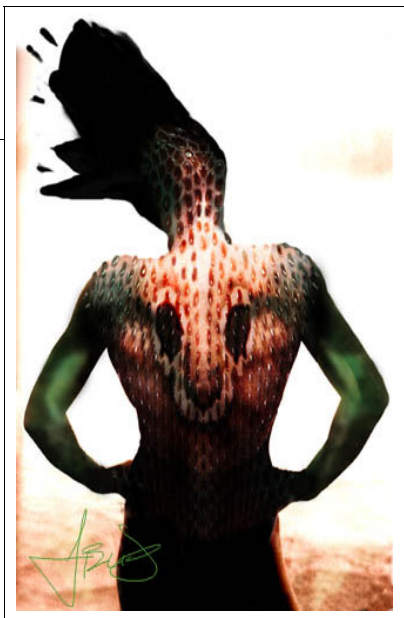
Scrupule

26 rue du Fbg Figuerolles

mémoires

textes à tâtons

les ateliers du rilge



[collectif]

Ð

La conque ▸

Le tiroir était rempli de cercueils comme
je n'en avais jamais vus : boîtes bigarrées
enrubannées, boîtes noires, mystérieuses...
Dans le dernier tiroir gisait mon dictionnaire ;
victime depuis hier d'une gastro-entérite, pris
de nausées et de vomissements, il s'effaçait
lui-même de la scène. La pendule, elle,
en concevait de tels ricanements que je lui
clouais d'une chiquenaude son tic tac
de vieille chouette déplumée. Hébétude,
désespoir, délivrances aussi.
Ma machine, réjouie hautement de cette
perspective, engrangeait mot sur mot,
des laids des faux des nouveaux, des bêtes.
Face à mes doigts paralysés elle récrivait au fil du
Temps le dictionnaire éculé, mais à sa manière,
dictée d'un mélange de haine et de rancœur.

Nicole Neaud

les alcooliques trottaient trottaient
dans le champ en pente. Les paysans
du coin les avaient repérés dès
leur arrivée, se demandant qui ils
étaient, ce qu'ils venaient faire ici,
dans leur champ. Aussitôt arrivés
dans le bas du champ ils remontèrent
le champ mais maintenant
à quatre pattes, commençant à ramper,
à manger l'herbe, à monter dans
les arbres. Les paysans restent bouche bée
de ce spectacle. Est-ce que les
extra terrestres étaient bien arrivés ?

Chantal _____e

Main tendue qui suinte
dans la pierre en devenir,
cendre et étoffe, la bougie
consumée presse sur
ce nœud de vérité

Patrice

20 / 08 / 2002 **à la librairie-
bibliothèque**

Scrupule

26 rue du Fbg Figuerolles

à la librairie-
bibliothèque
20 / 08 / 2002
Scrupule
26 rue du Fbg Figuerolles

les ateliers du Rilge
tropes — ateliers d'écriture

Ð

en avoir ou pas

[collectif]

mes images :
le soleil chasse (,) la nuit

Ð

La conque ▽

Maguelone

Depuis ma fenêtre exiguë à la moustiquaire trop sombre je sens monter le vent du large à l'assaut de ma claustrophobie. Le conjurer, prendre le Pentax, dégringoler les marches et quitter la cour à la va-vite. Le vert du ciel, le bleu de prés, les grands pins parasols, tout m'invite à la paresse. Le chant des paons est suivi d'un long silence... Malgré les flaques du chemin, je me dirige vers les vastes étendues sableuses. La mer d'un gris sombre fait la nique à un ciel doucement orangé. Clic. Je cadre la croix dont l'ombre portée se mêle curieusement à ma propre ombre comme si elle voulait en changer le sens.

Ils se rencontrés dans une maison pleine de gens, se sont retrouvés tous les deux dans la rue, la rue qui les mena à son appartement. Ils ont appris ce soir-là quelque chose de nouveau. Un morceau de route à faire ensemble. Un détour, une dérouté. La même route déjà faite plusieurs fois, avec un autre homme, une autre femme. Un soupir lui échappe. Elle tient la route. Est-elle vraiment sur sa route car il est assis maintenant, une autre femme à côté de lui, elle à côté de cette femme. Accident de route. Françoise connaît déjà ces accidents de

Un seul regard suffit à absorber la presqu'île quasiment déserte et ses mille possibles. Vignes, prés, cailloux ; je pense à Courbet et respire la malaïgue qui pollue l'étang le long du chemin de ronde. Puis je la vois : mangée de rouille, fracassée, portières arrachées, la vieille Peugeot prisonnière éternelle de son grillage à deux pas de l'eau. Clic. Des passants m'observent. Passé et présent se mélangent grâce à la magie de la boîte noire. Traces d'un père ? hasard ?

Nicole Neaud

route, elle en porte les cicatrices mais la peau de son corps n'en parle pas.

Elle est là, assise, sur sa chaise, sans plus de désir. La mécanique de son corps bouge, bouge son regard. La peau peut se toucher premier sens de la vie. S'en tenir là. Derrière sa peau, sa chair, son sang. Elle reste dans sa chair. sanglante. toujours et encore le sang. La rage malade. Pas de remède.

Chantal _____e

Vais-je me vautrer dans le récit ?
Résonner sur la réflexion ?
La terre reflète ses monts illuminés
dans le ciel. L'air est la harpe, le
lien vibrant de cette harmonie.
Et si, au lieu de deux miroirs face à
face, il était possible de concevoir
deux miroirs inversés mais en face
Et je suis la cloche campée ici et
maintenant, juste les yeux buvant
la clarté du ciel.
Ne rien ramener...
ou tout apporter...
A la pointe du stylo, crever la
pseudo-distance, lécher la mem-
brane qui ose définir la réalité du
caillou.
Au loin, s'évanouit dans la brume,
l'idée maintenant, de cette pointe
de terre. Je me dissous au sein du
sensationnel.
Espacer le temps
Temporiser l'espace
A ce « je » polymorphe façonner
une forme qui évolue dans un ca-
dre, à condition qu'il soit variable.
Je suis le goéland répugnant son
île.
Je suis la spirale de poussière qui
poudre le paysage.
Je te suis.
Et l'ego tentaculaire palpe ces
énergies abyssales.
Une clé fragmentée en tous.
Des bulles me racontent
Ma Mer. Mes territoires de chasses

aquatiques où il fait bon s'oublier à
l'instinct de prédation.
Je me rêve ailleurs, alors je me ca-
che ici.
parallèle de la pourriture ou quel-
que chose de violent
comme la sonnerie du téléphone
Un rouget qui tâte les algues : une
abondance de salive, l'estomac,
d'envie, qui se serre.
La pupille volontairement dilatée,
le masque transparent (pour une
fois) devient le miroir de la surface
de l'eau.
Sérénité
Sérénité
Sérénité
Suite d'une tuerie.
Analyse de sang.
Cartographie et diagnostic des
maux.
J'y ai été et je peux y revenir. Le
désir seul décidera. L'onde petit à
petit en préliminaires sur ma peau.
L'écume des vagues enragées.
Cette lutte passive entre la puis-
sance de Poséidon et de ma créa-
ture bipède.
Que le rouge et le bleu se violent.
L'œuf d'argent déposé par la nuit
dans l'èrebe.
ou Moumoute dans la Ville.
Mon index trace sur la plage, trois
lettres hors normes.

Carine Bacharan

Je pense donc je m'écroule
car à chaque pas que je
me permets d'oser, rien
ne se découvre ou plutôt
tout se découvre.

Je pense donc je m'écroule
ça voulait dire au moins
qu'un regard vertical
du défaut enjambe, descend
dans l'entre-cuisse, oeil.
retourner sept fois sa langue
dans le cendrier

Tourner la pâture sept cents
fois tourner autant de fois renoncer
ou partir.
Sept fois une merveille
sept fois rien
beaucoup de talent pour rien
Tenter le coup par dépit
l'histoire de mes noces.

Je pense donc ça s'écroule
vers le bas toujours
vers le bas sept cents fois et
sept merveilles moins un
voici la huitième, une leçon pour prendre
l'éternité comme après la mort reste la nacre

Presse aussi vite les murs ténèbres où git le damné sont nectar
presse sept cents coups de fouets pour une fois agir la vérité.

Patrice

Le soleil passa. A chaque pas il apprenait quelque chose de nouveau car il venait d'entrer dans un lieu à remplir. Comme le regardeur fait le tableau, la regardante fait le lieu. Commence par installer dans la cheminée la silhouette pensive de Ha-Kau ou de l'un de ses successeurs. L'ombre. D'où vient ce profil presque parfaitement maya ? La question est sans importance. Derrière cette image la plaque de la cheminée laisse apparaître d'autres formes où elle pourrait peut-être se fondre. Rêve. Écrans de fumée. Pas d'émotion autre que celle de la ritournelle indécelable de ces jours-ci. Pas de récit possible. Pas de récit. Plus d'image. A peine le crayon. Un ensevelissement sans raison. Dans ses constellations intérieures l'esprit construit le monde et le savoir n'y change rien.

Souvent ressenti le manque simple du ciel. Il faut que je retrouve un lieu. Il faudrait que je retrouve l'indien. Je ne peux pas entrer dans l'Autre monde soudainement, presque sur commande. Le malaise a grandi sans qu'elle le refuse ou l'accueille. Elle est souvent entre-deux. Le collier de Carine pourrait-il servir d'amulette ? L'autre soir j'ai écrit « le miroir accepte l'autre, moi pas ». Invention d'un étrange danger.

Macha M.

27 / 08 / 2002 **à la librairie-
bibliothèque**

Scrupule

26 rue du Fbg Figuerolles

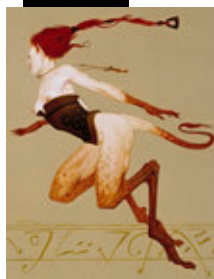
un coup de dés

*jamais n'abolira
les mobiles*


les ateliers du rilge

mobiles

[collectif]



Đ

La conque 

Dormition
 Hasard et nécessité.
 Il arrive toujours à ses fins, sans fin.
 Reste rire.
 Il arrive en boitant, pour rire, et c'est divin.
 A l'alphabet, met un soufflet.
 Il sait l'incapacité, l'inefficacité de la cognition humaine. De là leur mutation, leur sixième (ou peut-être plus) sens, cette sorte de maladie congénitale, érigée en transmissions, traditions, etc...
 Il sait que cela est entre eux et le monde.
 Aucun autre animal n'a cette déformation dans le tunnel buccal.
 Ça a son destin qui se destine, à chaque seconde qui se dessine.
 Lui, durant des millénaires à tenter de chasser ses signes, ses symptômes.
 Plein de vide.
 Porte. Clé.
 Puis vint la horde des perce-nuages amnésiques, des jeteurs de briques.
 Il a dit : « retourner comme un chien à son vomit ».
 Un saule pleureur tremble.
 Le prunellier pleure le saule.
 Il sait qu'il se sait et certains hommes le savent.
 Stupeur dans la fulgurance.
 Coyo loco.
 Spatio-temporalité crucifiée.
 C'est du coco, ça, tata ?
 Quand cela bloque, la forme est une cloque.
 Ne m'oblige pas à tirer.
 Le rire, le rire, encore le rire restera rire à chaque fois et pour toujours.

Carine Bacharam

chinois tabou. Et ainsi de suite dans le monde entier. Car dans le cercle vivait le rire. La Bible avait mal commencé son histoire et le reste de l'humanité depuis en périssait. La Bible leur avait dit : « en premier fut le Verbe, et le verbe se fit chair ». D'où ces guerres éternelles.

Les dames en noir, depuis des siècles et des siècles, savaient que ce n'était pas par la Parole que l'homme se fit homme mais par le rire. D'où cette perplexité : le rire est le propre de l'homme.

Et dans le rire, les premières voyelles A—O—I. C'était donc avec le vent que la parabole mutante vivait et pouvait se comprendre.

Henri Aletan prenait tout son temps pour en rire. C'est ce liquide à freins qui l'empêchait donc de rencontrer l'ange. l'ange : le rire.

Chantal_____e

dans la tête des croyants. Dieu était mort. Freud aussi. Et dernièrement on avait lu à la « Une » des journaux: « A-bat Lacan, l'archange de la psychanalyse ».

Henri Aletan, dans sa nuit des temps, avait besoin d'un traitement de choc. Il fallait maintenant choquer les sons, les mots et leur sens ensemble.. Peut-être alors, une lueur de jour apparaîtrait de nouveau dans l'esprit des gens.

Les dames en noir, dans la nuit des temps savaient déjà cela. C'est pourquoi on les voyait rôder dans les rues de villes folles. Elles savaient que ce n'était pas dans les cercles qu'il fallait aller, mais marcher lentement sur sa circonférence. Tous les sons, les mots et les sens s'inscrivaient en cette ligne, par cette ligne et sur cette ligne. Elles appelaient cela le français tabou, pour la France bien sûr. En Chine, le

Henri Aletan jouait dans le noir, cette nuit éternelle, la nuit des temps. C'est pourquoi il s'était appelé lui-même A-le-tan et il en-rit !

Jusqu'au moment où il fut confronté à l'ange et au réservoir à liquide de freins ! Un parabole mutante. Dans sa carte galactique mentale, il n'eut aucun effort à trouver son liquide de frein. Ce liquide qu'il avait utilisé pour faire des cercles dans les rues de Paris.

Le lendemain, dans chaque cercle tracé, il y eut un attroupeement de bateaux. Tout cela avait fini en bagarres. L'ange ne vivait donc pas dans un cercle. Ceci avait résolu l'énigme. L'ange n'avait donc pas de cercle derrière sa tête, ni autour de lui. Mais qui était donc l'ange ? Qu'avait-il à faire avec ce liquide à freins ?

Dieu avait freiné tous les anges d'atterrir

à trop courber l'échine.

Fleg, dit « Phlegmon », car il est apparu dès sa naissance à ses parents comme une véritable maladie, n'a jamais eu de réel prénom. Par contre, dès l'âge de huit ans il se sentit fortement intéressé par ce domaine médical qui lui avait été en quelque sorte imposé. Chemin des nuages blancs, il passa une enfance dans les nuages peu attiré par les exercices physiques, maladroit même, mais possédant déjà une frimousse d'ange. Ses études l'ayant porté vers l'exploration de l'inconscient, il commença par lui-même, se trouvant déjà un petit côté « cousu main » au terme d'une assez longue analyse où il envisagea de recoudre les autres mais à distance et sur un divan.

Bateau-divan, divan-bureau, à l'écoute de ses patients il se trouvait parfois des impatiences mais il n'était plus dérangé par sa mère qu'il avait perdue précocement et c'était déjà ça. Capable d'empathie malgré un physique très séduisant, il avait tout de même des petites lunettes rondes très freudiennes jointes à une vague allure de série noire : grand, voûté, la cinquantaine, le cheveu déjà rare, brisé de l'intérieur mais sachant, pour l'instant, rapiécer ses brisures et distancier ses violences. Vint un jour où ce théoricien apatride se trouva confronté à une énigme éprouvante. Son métier évoluait curieusement. Plus le temps passait, moins ses patients parlaient. Sa mémoire faiblissant, il en concevait d'autre part des inquiétudes : lacunes du scénario, pans entiers de la vie qui s'effondrent et qu'il lui fallait combler, lui, par sa parole, ses questions. Un jour, l'une de ses patientes, exaspérée par l'inconsistance de ses propos, lui fit remarquer que le métier de charlatan devait être assez voisin et tout aussi intéressant. Chaque fois il empilait les chèques, chacun équivalent à un grand silence, sorti du bureau se tapait un billard puis rejoignait Hélène et le petit carnet rouge qui lui servait de défouloir. Il aimait beaucoup le rouge et insistait souvent pour qu'Hélène s'habille ainsi.

Un jour, une de ses patientes, sans même le saluer, déposa sur sa table un chèque lui-même recouvert d'une pomme rouge et s'en alla sans plus tarder. Le fruit était d'un rouge garance profond, évoquant sans nul doute le sang et le geste de la demoiselle était sans nul doute aussi ce que l'on appelle en jargon du métier un « acting out ». Ce soi-là, il rentra chez lui chaviré, le cœur au bord des larmes. Le phlegmon le reprenait ainsi que les viles plaisanteries de sa femme qui avait cru bon de reprendre certains rites initiatiques de son adolescence à son propre compte. Sans passer par le billard, il rentra directement, saisit dans l'entrée une pastèque qu'il fit voler en éclats, maculant les murs d'un rouge orangé, se dit que l'inconscient était comme cette pastèque, disloqué puis rapiécé, celui d'Hélène étant de tous le plus inconsistant. Fruit du hasard des patients, des rencontres, d'un silence installé (bureau-maison, maison-bureau), tête à tête d'un vide alarmant en tête à dos d'un vide tout aussi vide. Phlegmon voyait rouge, une vie vide et rouge du sang qu'il allait sur l'heure faire couler, celui d'Hélène, le sien, qu'importe pourvu qu'il découvre enfin l'intérieur d'un corps et en soit rassuré.

Nicole Neaud.

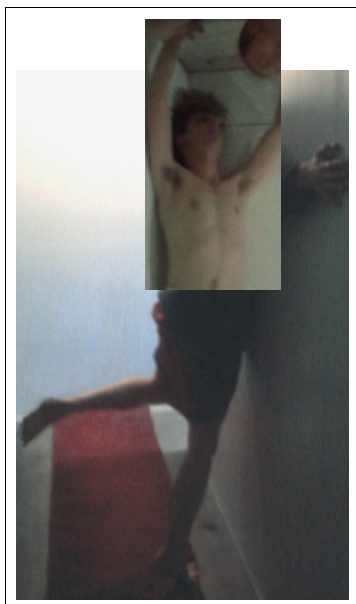
03 / 09 / 2002 **à la librairie-
bibliothèque**

Scrupule

26 rue du Fbg Figuerolles

quand le nombre dort

les silhouettes denses



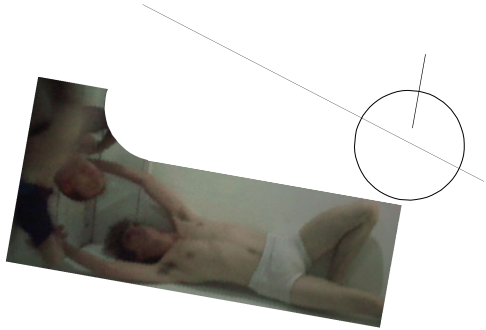
[collectif]

D

La conque ▸

les ateliers du rilge

Ce qui reste est écriture.
 Démonstration personne stable lettre existée.
 Qui est ce reste écriture ?
 Monstre impersonnel existé par écrit.
 Écriture, qui est ce reste ?
 Flèche autre immuable soit inscrite
 Destin désigné donne dédale dédaigné.
 Qui se reste est écriture.
 Être sans être immuablement imprimé.
 Cinq silhouettes dessinent cette phrase
 Cette phrase est cette phrase
 Est, est ce qui reste.
 Reste qui c'est Écriture ?
 Écheveau chevelure enchaînée, choix-chute.
 Cercle vicieux tracé du serpent.
 Langue fourchue signe de son absence.
 Écriture est reste qui ce.
 Cette phrase existe par phrase.
 La phrase reste cette phrase.
 Reste cette suite de cinq.
 Cinq signes forment cette phrase.
 La quinte close, clouée, caduque.
 Variation qui infinie cette phrase.
 Le verbe voile le dividende.
 Reste la rate d'écriture.
 Entité disséquée par le diviseur.
 Le quotient sans être écriture.
 Sa rature lit tes ratures.
 Anecdote de la vision moléculaire.
 Doctes annales, tache d'histoire.
 Histoire, langue changée en pierre.
 Rêve de pierre fissurés, détruits.
 L'écriture est ce qui reste.
 La spirale a double sens.
 La clé est un crayon.
 L'écriture écrite toute crue.
 Et cri tu l'es.



Carine Bacharan

Le mot auquel l'aveugle rêve, mot-clef de l'insomnie
 N'est pas du rêve le verbe premier. Silhouette floue,
 Sans naissance consistante ni rythme approprié,
 silhouette blanche délimitant à contre-jour le vide de la marge
 La marge qui reste page, la page qui reste blanche.
 Et seulement rêvée, pas même raturée, vide, marginale, effacée.

Nicole Neaud

Sur le sol
 ce n'est pas être aussi puissant que ça
 le sous-sol glisse
 être aussi sur ça.
 ce n'est pas aussi sous
 c'est le sol sans être
 puissant dans être
 et sous le sol glisse ça
 sur tombe sur sol
 dans aussi puissant que ça être
 mais sur puissant
 ce n'est pas aussi puissant que
 glisse le sous sol
 Dans sous sol glisse et tombe sur
 être est aussi sous le sens
 c'est aussi sous ça
 c'est aussi être sous le sol
 aussi sous être
 être puissant
 aussi puissant que sur
 ce n'est pas être
 aussi puissant que ça.
 sous sol, alors puissant
 n'est pas sol qui glisse
 sous le sol tombe
 c'est être aussi sur.



Patrice

Monde d'en haut n'égal pas monde d'en bas. Genre humain à l'intersection de la flamme, de la flore, du cosmos, l'arbre de vie des mythes et des religions. Éviter terminologie onto-phylogénétique. Science avec conscience.

En haut la terminologie et la phylogénèse, en bas l'inconscient et l'ontologie. Que la flamme et la flore peuplent le genre humain. Parole presque religieuse, parole inévitable, science n'égal pas conscience.

Intersection mondiale.

Monde. La démonologie s'entend au sein de l'arbre des religions et à la surface des fleurs mythiques. Le cosmos « sera scientifique ou ne sera pas », la faune des phylogénéticiens interagit, interdit, avec une terminologie toute religieuse.

Macha M.

17 / 09 / 2002 **à la librairie-
bibliothèque**

Scrupule

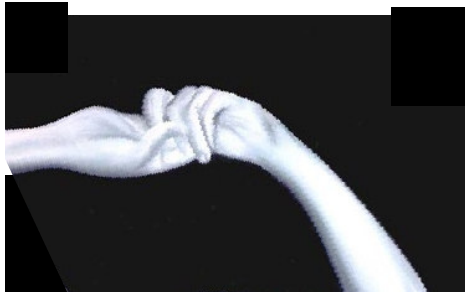
26 rue du Fbg Figuerolles

trous / - /

/ - / potlachs


rien ne se perd

les ateliers du rilge



[collectif]

Ɔ

La conque 

Adrar, on frappe à ta porte.

Il le sait mais ne se lèvera pas, pas aujourd'hui. Ces siècles de bienveillance et d'espoir ont vu leur fin hier. La misanthropie individualiste du monde des hommes a explosé les faux-semblants. L'ère du départage voit le jour, le nouveau gouvernement est prêt à effacer 2059 ans de troc, d'échange, de partage, 2059 ans d'émotion globale, de communication de corps et d'esprit pour que chacun soit unique, seul, indépendant, libre peut-être, seul.

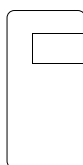
Devant la télé il fixe le dernier lien qui le relie aux milliers d'autres yeux, comme lui, la seule image partagée par tous, le despote éclairé ou plutôt allumé qui a convaincu une nation entière, des millions d'hommes, de ne vivre que pour eux-même en oubliant l'autre.

Il a entendu dire que les cas de schizophrénie se multipliaient ; le monde échange tout bas ses opinions avec soi-même, devant un miroir. Les gens deviennent fous lorsqu'ils sont entièrement seuls sans l'autre, sans lien, sans sacré. Le monde devient fou quand tout tourne sur soi-même, Adrar.

Laura R.



On frappe à ta porte : point de recette miracle, point d'hésitation. Une alternative : ouvrir ou ne pas ouvrir. Tu peux rester muré dans ton passage à vide, ce passage qui ressemble à s'y méprendre à une dérive, par peur ou même pour en finir. Et tu peux changer de chapitre. Derrière la porte —car tu as ouvert— une forme oblongue s'est présentée à toi, oblongue mais massive et isolée, aussi isolée que peut l'être un texte poétique dont l'ébauche court sur une page à peine entamée. C'est la forme de ton avenir. Il commence au point du jour. Pour l'instant



il ne s'agit que d'une forme impavide qui bloque la porte par sa carrure massive. Bien qu'elle pénètre chez toi, au dehors elle laissera une trace indélébile : comme un point d'interrogation suivi de pointillés anonymes.

Tu t'interroges. Assise dans le fauteuil elle apparaît riche de détails, de nuances fournies par l'éclairage indirect. Elle est loin, très loin du cercueil vide et sans utilité auquel tu songeais. Tu la crains ? Touche-la, elle te dévoilera un mode de lecture vivace, ni rigide, ni compassée. Tu n'as plus droit à l'erreur. Nouveau chapitre ; de gauche à droite les marges en sont fixées. Ne néglige en rien les nuances et surtout n'oublie pas que bref ou long le texte de ta vie finira par un point.

Nicole Neaud



On frappe à ta porte. hoem, hoem...
Le déplacement moléculaire de ta pensée est soudainement en jeu ? Les mots veulent jouer dans ta tête. Il faudra bien parler à un moment donné. La pensée ne veut pas rester longtemps sur le fil des mots...

Lui, là-bas, il avait une pelle à la main, il entassait des cailloux devant la porte de la maison.

Elle, ici, elle faisait passer une poignée de sable entre ses doigts.

Il avait obstrué l'entrée de la maison avec son tas de cailloux, elle n'avait plus de sable dans la main.

Le déplacement moléculaire des cailloux, du sable les avait faits se rencontrer à mi-chemin entre la maison et la plage.

La peau des mots avait recouvert son cerveau. Cela avait bon goût.

Elle pensait à la peau du lait, prête à être lapée par le chat de la maison.

Il lui fallait le temps maintenant.

Son langage parviendrait peut-être à goûter la crème de ses mots auparavant impossibles à dire.

Elle avait alors un avenir.

Chaque caillou à déplacer pour construire le nouveau monde moléculaire de son cer-

veau.

Le déplacement moléculaire du rangement mental n'était pas acculé à l'impossible.

Entre les cailloux et les mots il y aurait alors une caresse, comme ses doigts avaient caressé le sable chaud dans ses mains, bien alors...

hoem, hoem...

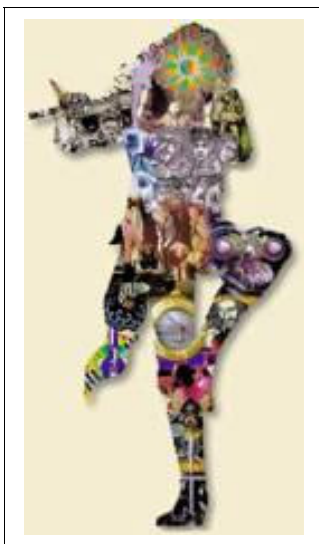
Chantal_____e

24 / 09 / 2002 à la librairie-
bibliothèque

Scrupule


26 rue du Fbg Figuerolles

incommensurable



[collectif]

Đ

La conque 

les ateliers du rilge

Dans la prison des mots
le zéro - le mutisme
oser y échapper
je bégaie.

Encercler les maux dans la bulle de ton cerveau
les cerner, les cerceaux moléculaires
tu crées ton degré d'entendement

J'ai une piste à suivre
Crever des bulles
l'eau des mots.

A - O - I - O - U Aille ! ouille !

Chacun son « maux »

Aille, ouille, la peau des mots

la crever aussi

zéro à chacun

repartir à zéro

Ainsi ou se retrouver sur la piste du spectacle du monde

tu t'y promènes

je m'y arrête

j'y suis autour

tu y es dedans

zéro degré : ta théorie

o voyelle : ma grammaire

Vus de loin tous deux forment

un point à l'horizon

c'est à dire

Je risque de tomber à la renverse,

là où est ton zéro inversée

Nouvelle Théorie de l'être

Tu risque de caresser

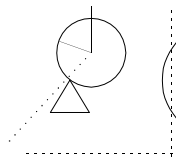
la peau des mots

Nouvelle Grammaire de l'être

deux zéros se rencontrent

Ainsi injonction des dimensions

Rosace des sensations



Moi, une chaise à bascule, un rocking-chair qui va d'avant en arrière sans jamais s'arrêter au centre.

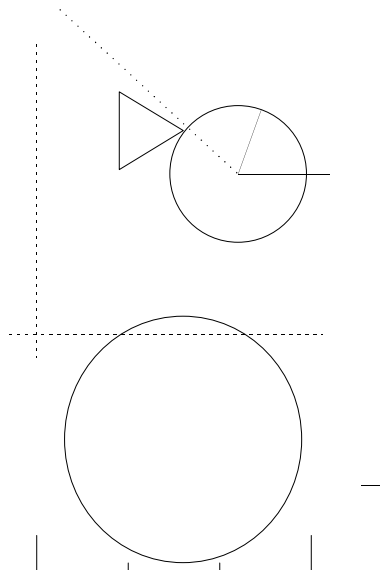
Toi, une chaise de cuisine, ancrée, avec ses repères, ces odeurs que l'on reconnaîtrait partout, chocs métalliques, casseroles, couvercles, rencontres.

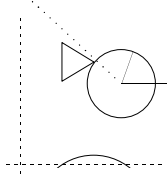
Moi, le jour ; de la lumière à la nuit ; de ma renaissance à ma petite mort, puissance de vivre et extinction d'espoir. Toujours l'impression qui colle à ma peau de ne jamais être où je suis.

Toi, en tournesol qui se charge de la chaleur et la redonne au cœur des autres. Toujours tourné vers la lumière sans conscience que tout est éphémère.

Je suis ici maintenant et je te vois basculer.

Laura R.





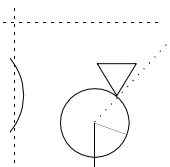
sanatarium

Altère démembrée et sûre
habite la mansarde
Altère la marche de l'auge.
hante le sol et délire la chair
auguste
délié l'autre volume qui perce
j'y ai mis tout ton corps
pèse les os et plante transgénique
tri de la congénérescence
os de volupté doublé de méandre
accompagne l'effroi.
écorche amonce ronge et freine
- Dans la matrice orange mon appendice est code.
érige les tenseurs caduques
l'angle double narcotique
rictus de transe - bégaye -
l'oreille fantôme multiplie la sentence
dans cage chevauchée sous pluie acide.

Patrice

Devant ma toile vaste et blanche... Es-tu un modèle vivant, complaisant mais qui s'ignore ? Tu t'ignores mais tu n'es qu'un modèle mort, un modèle photographique. Pire : en noir et blanc. Et cette toile blanche, dans un premier temps, je vais la noircir, noircir comme l'absence, le vide, l'irréparable, noircir comme ta mort qui m'a échappé. De là, tu surgiras, d'abord fantomatique, impalpable, de glacis en glacis, de transparence en transparence. La perfection sera dans le détail mesuré émergeant à peine de l'ombre, dans le secret des éclairages nuancés. Ta photo n'est qu'un signe : signe d'une trace, d'un passage, page d'éphéméride. Toi, mon Père et ami dans la réalité, grâce à la magie de la peinture, à l'illusionnisme des couleurs, bleu de phtalocyanine, rouge de garance, gris à peine coloré, pour moi et pour moi seule, peut-être, tu vas revivre. Je vais te décliner comme une partition d'Eric Satie, avec autant d'humour, j'espère. Est-ce cela la mort heureuse ? C'est, en tout cas, le commencement de la paix.

Nicole Neaud



08 / 10 / 2002 **à la librairie-
bibliothèque**

Scrupule

26 rue du Fbg Figuerolles

filtres



décongelant l'image

[collectif]

D

La conque ▸

Une petite goutte d'eau
Toutes les deux, trois secondes...
Un rythme continue de la cuisine
Dans son silence d'enfance

Deux, trois gouttes d'eau
Dans une flaque d'eau
Une mélodie de la rue
Retenue dans son silence grandissant

Une petite goutte d'eau
Toute minuscule
Ne rafraîchit pas son oreille
Son oreille dit à sa main
« Serre le robinet ».

Ca serre à rien, l'eau,
en gouttes, des gouttes qui coûtent...
Les gens ont soif, là-bas – Écoute.

La petite goutte d'eau
Sur ton front
La petite goutte d'eau
sous ta paupière
Ca sert à rien
De t'égoutter.

Mets de l'eau dans tes mots
Pour étancher leur peur de venir
Pour aviver leur soif d'avenir

Chantal_____e





Une pièce ouverte sur quatre murs opaques. Le sol, un carrelage clair obscur de rayures et de chocs artificiels. Non plus des carreaux mais des morceaux assemblés, rassemblés. Absence de lien. Entre chacun, l'espace d'un vide immense, l'œil s'y perd. Tout est en suspension.

Deux placards pendus, d'un vert sombre, imposants. Doucement, le noir d'une ouverture, in-

fime, sans fond, l'œil ne distingue rien ; obscurité du vide. Vers un centre, un lit, le drap réfléchit la lumière au-delà des limites, des murs, du corps.

Au loin une fenêtre à glissière rejette son volet ; toujours plus de lumière, raz de marée.

Quelque part, le soleil, barrière infranchissable pour l'œil qui se ferme.

Laura R.



15 / 10 / 2002 **à la librairie-
bibliothèque**

Scrupule

26 rue du Fbg Figuerolles

dans l'espace-son

la voix du seul souvenir

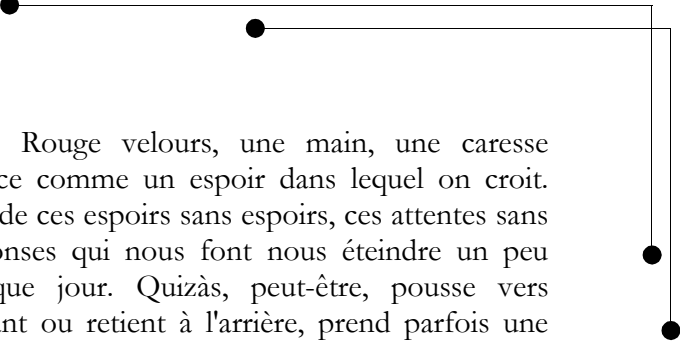
les ateliers du rilge



[collectif]

Ð

La conque ▯



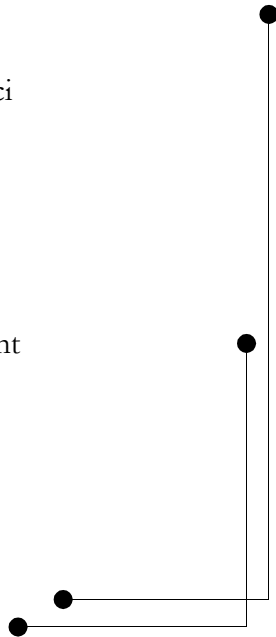
Rouge velours, une main, une caresse douce comme un espoir dans lequel on croit. Pas de ces espoirs sans espoirs, ces attentes sans réponses qui nous font nous éteindre un peu chaque jour. Quizàs, peut-être, pousse vers l'avant ou retient à l'arrière, prend parfois une grande place, si grande que rien d'autre n'a lieu d'exister.

Rouge velours, fauteuil de cinéma, on s'enfonce. Attente de la surprise des images. Le labyrinthe de notre tête complique le fait de dire les choses. Désaccord synaptique, entendre quelque chose, voir autre chose et penser à tout cela tout en faisant semblant d'être ailleurs ou plutôt d'être là. Explosion de sens. Autodestruction des idées des images. Vide que les caractères peuvent essayer de combler, course contre la pensée.

Attraper au vol le détachement.

Laura R.

Pète l'armature centrale
Sous-entendu le support, surface pourpre et grise du cycle
Inerrance totale orange
Violon d'ingre au sommet
Soudure du perceptible incolore sans nom
Électricité du dire
Reste quoi
Recul de cette curiosité, le prémisse du sommeil
immanence
Ballet de lueurs sur l'équaliseur
Résurgence matifiante matricielle
Turn over
Quiste de l'insomnie biliaire
Musique mineure pour plume gradée
Entêtement impersonnel
Copie à copie corporelle
Le corps musical
Cousu de la troisième personne la note en arrête
Tonalité S
Appartenant colonial
Mécanique de l'élosion implicite
Le verbe soutenu échappe à voilà voici
Casse l'apostrophe sans nom propre
Voilà voici
Les mailles à poissons, tristes filets
Tortillement du être voir
Les robes se dérobent
Vernie vénal, cri de la veine
Voici voilà frémir sur la trame du néant
Recréer l'accent
Le désir oublié avec ce qu'il dit
Le songe s'allonge sur ce qui ronge
Neutralité du point de vision
Avant arrière
Y coudre un signe d'enseigne
Avec la peau abolir
Inscrire sans titre avec la peau
La chair à vif.



Tout en premier elle entend le tic-tac de son réveil. Il n'a pas encore sonné. Huit heures n'est donc pas encore passé.

Elle écoute les autres sons dans la maison, mais son écoute est interrompue par la voix de John. Sa voix n'est pas très loin d'elle. Il lui chuchote quelque chose. Elle tend l'oreille. Il lui demande d'ouvrir la fenêtre. Elle y va tout simplement et aussitôt replonge dans son lit, son corps nu encore chaud de son sommeil.

Tout de suite elle sent ses narines se dilater, son corps désirant se remplir de cette nouvelle odeur venant de la fenêtre. Son corps se détend.

Des gouttes de parfum tombent sur son visage, sur les draps blancs, encore plissés par les mouvements nocturnes de son corps. Une fraîcheur odorante s'installe dans toute la pièce. Elle ne désire pas ouvrir ses paupières. Elle sent le bruissement du corps de John à côté d'elle, bientôt l'haleine de sa bouche sur sa main.

Son corps frissonne.
Elle sent son corps se rapprocher du sien.

Elle ouvre les yeux, se lève, appelée par la brise venant de la fenêtre. Elle cueille quelques grappes de ces fleurs fraîches, frêles et fredonnante et les écrase sur le visage de John.

L'odeur devient enivrante. La lumière plus ardente, la chaleur plus enveloppante. John tombe à la renverse sur les draps blancs. Elle court à la fenêtre, cueille encore quelques grappes d'acacia et enveloppe John avec ces fleurs et les draps.

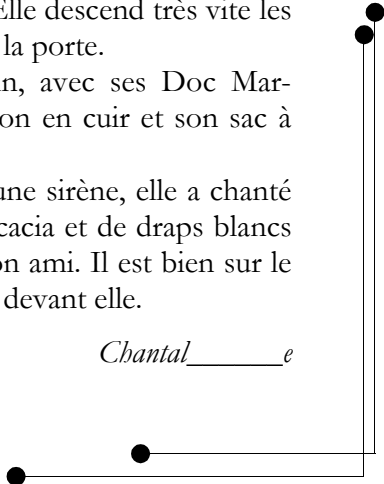
Elle l'embrasse.

Tout de suite, quelqu'un vient de sonner à la porte. Elle descend très vite les escaliers, ouvre la porte.

C'est John, avec ses Doc Martens, son blouson en cuir et son sac à dos.

Comme une sirène, elle a chanté cette image d'acacia et de draps blancs pour appeler son ami. Il est bien sur le pas de la porte, devant elle.

Chantal_____e



Figurez-vous la figure d'un homme dépaysé devant un paysage non figuratif.

Jacques Prévert

22 / 10 / 2002 **à la librairie-
bibliothèque**

Scrupule

26 rue du Fbg Figuerolles


des paysements

de Céline à Prévert



[collectif]

D

La conque 

La regardais-tu,
Elle te parlait du palais de tes yeux
Lui, du lait de son destin
gardés à vue.
Tiens prends une photo
On a perdu la pellicule
Sous fascicule, perdre la tête
En-tête d'un magazine
N'est pas une cocazine
La Figue n'est pas une cure.
Une page de la vie, qu'est-ce que c'est ?
Tu tournes la tête vers moi
Mais encore...
Ne m'en déplaise
Sur un air africain
Si c'est malin
D'être Ricain.
L'huile de ricin
Garde-la pour plus tard
Poussent tes cheveux
Noirs, ils sont beaux
Dans le creux de sa main.
Stupeur n'est pas peur
Elle a mal au cœur
Crache son regard sur elle-même
Il la voit. Je le sens dans la pénombre
Au nombre de trois, je compte
Tu iras. Je compte sur toi
Un toit pour nous abriter
Des bruits qui font fruits du rêve nuptial
Vas-y n'attends pas qu'il fasse nuit
Elle part sans que le sang coule
La larve du volcan de son ventre
Je la touche
Ce n'est pas louche cette histoire ?

Il faudrait des années pour le savoir.
Il sait bien que c'est une meuf qu'il a
Dans ses bras mais pas une comme les
autres
Elle n'était pas à la teuf
Je l'ai entendu dire
Ca me fatigue la bite.
Elle, elle et toutes elles
Sauf que moi j'avais des ailes
Sans s'envoler dans la rue
Elle a crié « ohé »
Ne déjante pas ma belle
On te prendrait pas une chtarge,
Je n'osais plus dire un mot
Tu m'as payé un pot
A la lune
Je n'étais pas de bon poil
Mais à 3 g elle n'était plus là.
J'ai ouvert la porte du rez-de-chaussée
Tout simplement avec mes clés
Sans jouer aux dés
Le sort a voulu que je dorme dans
le lit sombrant en images
rêvantes
Elle s'en rappellera de celle-là !!
Et figure-toi que depuis...

P.S. :
Je t'ai écrit tout cela
car j'ai mal au poignet
ce qui fait qu'elle t'a écrit ainsi
c'est à dire un paysage de lettre.
non mise en enveloppe, ni timbrée.

Chantal_____e

Une pensée vient, dessin, photo... Je me figure, dans le cadre de mon imagination, c'est à dire dans le champ de l'image fabriquée par esprit, un homme — le reste existe, ne croyez pas que mon imaginaire soit limité, mais hors-champ.

Cet individu pose ces yeux sur des frontières visibles, bord du tableau, représentation qui n'en est pas. Lui, surpris, égaré par absence repères, rien connu, reconnu et à la fois tout ce qu'on veut, pouvoir de l'abstraction. Rencontre avec matière, rêve d'un autre, dépaysement. L'être, debout, immobile, cherche son monde dans l'autre, adéquation impossible qui pousse à la concession : ouvrir soi pour pénétrer l'inconnu qui est en face. Au-delà de la peur envie de faire connaissance pour comprendre le lien, en quelque sorte entrer dans la troisième dimension. Accepter interrogations, doutes, déroute pour un pas, plus avant de lui, moi, vous.

Laura R.

05 / 11 / 2002 **à la librairie-
bibliothèque**

Scrupule

26 rue du Fbg Figuerolles




hanter le manoir

décrire l'innommable

[collectif]

Ð

La conque 

Les poils hérissés par le souffle froid de la nuit, j'avançais lentement vers l'entrée du jardin. Je m'efforçais de ne penser qu'à ces banalités qui animent les vies médiocres, quand une violente bourrasque me poussa contre la grille. Le fer glacé ne résista pas à ma pression et les gonds s'activèrent dans un hurlement métallique. Dans la nuit profonde tout mon corps servait mes yeux. Une rafale d'air m'envoya une odeur qui devint de plus en plus forte tandis que je m'approchais d'un bosquet. Une multitude d'images s'écrasèrent contre ma tête, des bouts d'enfance qui riaient très fort, des mots d'amour, des frissons de peur; je peux dire aujourd'hui, une rencontre étrange, une surimpression de mes souvenirs et de mes rêves visionnaires, une odeur de vie et de mort à la fois.

Je sentis sous mes doigts l'écorce sèche d'un arbre mort depuis longtemps, j'entendais ses pleurs et son agonie, les tortures infligées à son tronc et à ses racines, quand un minuscule bourgeon surgit, prêt à exploser, rempli d'une sève empoisonnée depuis longtemps.

Cet arbre avait été touché par quelque chose de plus grand que moi, et je voyais au creux de moi le flétrissement des chairs abîmées, secouées par le palpitement d'un sang nouveau.

Laura R.

La lumière, tous les tons bleus, l'eau dans les mêmes couleurs, en haut le bleu de l'eau encreux et opaque, en bas le bleu de l'eau blanc et diamanteux. Un tas de galets. Soudain un, deux montent, montent, montent, montent, disparaissent dans le plafond noir bleu au-dessus de ma tête.

J'ai crié un long « Oh » dans ce temps. Le temps de voir cela ; le tas de galets a disparu. A sa place, une plaque 6627. Et un air à deux temps, 66 mots et 7 refrains vient à ma tête.

Je chantais et les coraux sont venus chanter en chœur avec moi. Il connaissaient déjà cet air. Je me couchais sur eux, à la fin de cet air, je disparaissais pour être une longue fine tige verte qui s'enroule autour de ma taille. Elle me poussait vers le bas, dans le blanc diamanteux.

Là, c'est visqueux, glissant, chaud et doux à la fois.

Mon crâne est devenu imberbe. Deux étoiles de mer étaient collées derrière mes oreilles. Elles mettaient des rides sur mon visage, mon intérieur se déridait, la béatitude restait...

Chantal_____e

explorations

Soudain, ma main parut se détacher de ma propre volonté comme mue par une vie propre, autonome. Elle se mit à gratter du bout de mon ongle recourbé au niveau d'un accès minuscule ressemblant à la fente d'une tire-lire. Je ne m'expliquais pas la matière inconnue que j'explorais ; elle aiguisait ma curiosité tant elle ressemblait au pelage d'une hermine et peu à peu, mon doigt pénétrait dans un univers microscopique quoique infiniment compliqué. Je retirai mon doigt devenu bleuté, et me servit d'une allumette pour une exploration plus précise. A l'intérieur, une sorte de champ électromagnétique attirait et repoussait alternativement mes extrémités nerveuses, formant des secousses imperceptibles semblables à la terre au contact d'herbes folles et que balayerait le vent. Des parois du labyrinthe (ainsi nommais-je ma découverte par défaut), suintaient une sorte de givre qui noyait l'atmosphère dans une vaste buée. En se déposant sur ma loupe, celle-ci brouillait trop souvent ma vue. cependant, rien ne m'empêchait de sentir et je détectais plusieurs niveaux différents, sortes de micro-cavités d'un univers lilliputien car mon doigt, non pas inerte mais libéré de mon corps, avait parcouru au maximum deux centimètres. Tout en devenant de plus en plus gourde et se dirigeant grâce à l'allumette, il semblait se trouver à proximité d'un prisme lisse qui renvoyait une lueur éclatante se décomposant à travers les gouttes de givre en autant d'arc-en-ciel inexplicables. L'enchantement aurait pu ne jamais s'arrêter, si, ouvrant les yeux, je n'avais enfin réalisé la présence pelotonnée contre moi de ma chatte Léa, si bien surnommée « ma Léa malléable » et que j'étais en train d'explorer à loisir sans l'avoir pour autant réveillée...

Nicole Neaud

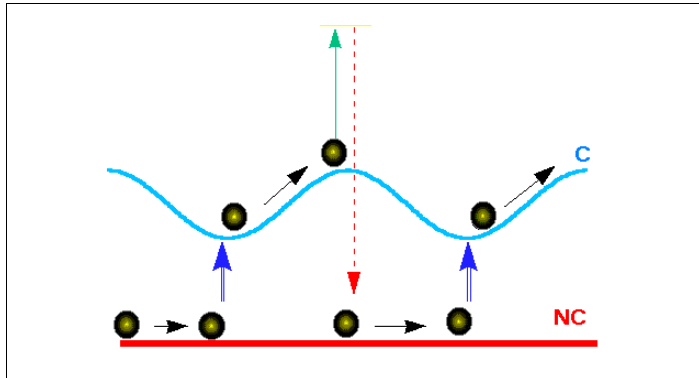
12 / 11 / 2002 **à la librairie-
bibliothèque**

Scrupule

26 rue du Fbg Figuerolles

je : masse ou pli ?

Sisyphes multifactes



[collectif]

Đ

La conque ▸

- arbres nains aux feuilles de dentelle formant un enchevêtrement compliqué -

- l'homme accède à l'étang au détour d'un chemin sinueux dont chaque pierre possède une forme bien différente et pourrait être observée dix ans avant d'échapper à la sagacité du promeneur. L'homme est pressé. Il a un but. Chaque élément du paysage semble posé pour le détourner de ce but. Un rocher à demi recouvert d'algues apparaît enfin au premier plan de l'image. Aspérités complexités, formes bizarroïdes. Vagues animées par le ressac. L'arrière-plan n'est qu'une falaise. Le rocher, assombri parce qu'il est à contre-jour, laisse apparaître sous formes d'ombres chinoises une myriade d'huîtres de grosseurs variées, soudées à lui comme à un bloc. Bourrasque de vent, pluie diluvienne et cependant l'homme au grand imperméable et dont les plis se confondent avec le ressac tache d'arracher les huîtres de leur support. Plis - replis - grisaille. Il choisit une huître aux aspérités très évidentes, mais fermée hermétiquement. Sous une pression violente il fait éclater la coquille en aspérités écartées laissant deviner une petite perle noire de forme irrégulière quasiment noyée sous cette destruction. Tempête ressac. blanc gris clair ombres prononcées, parcours inégal et presque impossible sur les aspérités des rochers que la marée voile et dévoile indéfiniment noyant cette fois l'homme envahi d'huîtres de tous côtés. Flottement des plis du manteau à la surface de l'eau se confondant avec les plis des vagues.

Nicole Neaud

2 : l' espace témoin mineur la
réduction du masque de l'œil
témoin le a de masque
tombe pour assainir le givre
de la temporalité

1 : et gouache le masque sur la main
volonté tuera le monde

6 : l'être en élan du non sublimé du non
empirique apragmatique

3 : r meurt autour du cil l'émeraude rougi sur
le fer malade dans un pays où les aspirations
métalliques alimentent le ciel

5 : les quatre trous recouvrent les deux trous du dernier gouffre
exposé par la lumière et devient l'être en attente d'instant

10 : morale de circulation, peligro de ce
qui ne reste pas sur les lignes médiatiques

9 : un forum est un forum une
camisole une camisole la matière
contre la matière, le pli

7 : quatre parois
autour, le centre
se décentre et
ne rencontre
jamais

4 : l'abîme ne meurt qu'une fois avec la cime des
doubles accents. Un point, tréma alors devient
émaillé d'aveugle glaise de reconnaissance

8 : sans ça la maison de paille ne s'écoulera pas
par le souffle d'un étranger en mal d'étrange

Patrice

les rideaux en forme...
Ailes en dentelles

L
E
S - entre -
F
E - laisse -
N
E
T - passer -
R
E
S
UN
AIR
SERAPHIN

B
A
I
L
L
É
E
S

les dents,
d'elles,
sont nacrées
et
iront
d'elles

une, deux colombes se posent dans la pièce
quelque chose
de
di-vin
une coupelle où les mains se lavent
les colombes s'installent de chaque côté de la coupelle
LA NACRE

Comme un appel

Une larme
Nacrée
Coule
De son nez
Répand
son « étant »
La
Colombe
vient y étancher
Sa
Soif.

Une larme
Cristalline
Se
Dessine
Ce
Transparent bijou
que
Tu porteras
A ton cou.

LA BOUCHE
S'ENTRE
BAILLE

*elle chante un cantique
antique : DE-LI-RA-TA*

DE : descendre
ton devenir
dans demains

LI : lit dans la
lie de ton lit
apalit

RA : raconte
le ramage
des rameaux

TA : tape à
Tarce et trace
à Piéta.

LE LIEN EST CHORALIEN

Chantal_____e

Des anges joufflus, voire bouffis s'accrochent au rideau de la baignoire pour souffler dans leurs flûte au milieu des nuages.
Ils tentent d'éviter l'arbre qui a poussé subitement à l'extrémité de la colonne de droite.

l'arbre qui grandit encore plus.

L'ARBRE et ses
jeunes pousses.

ses ramifications en plastique

Une ampoule électrique
retenue par les petits doigts d'un enfant ailé
éclaire la prairie

Une
magnifique

d'eau
182

imperméable laissent couler les petites gouttelettes

se tend, presque à vouloir égaliser

cascade se déverse à grands flots avec

qu'on regarde de gauche à droite], celle-là,
cime des cieux.

Une immense colonne s'élève vers le plafond, plutôt
les dieux

et se jette au bas de la feuille, hors cadre

Une superbe baignoire blanche rutilante,
ses quatre pieds dorés tournés vers l'intérieur
se prolongent dans des tous et détous feuillus

la baignoire par le siphon

Elle traverse

De jolis petits cailloux polis accompagnent la
rivière sur le linoléum.

beaucoup de remous.

des galons dorés sont suspendus au bas de l'estrade caillouteuse

Encore une colonne, l'alter ego de la première [si tant est
un peu plus réservée, bien qu'identique, tente d'atteindre la

Un petit oiseau
gant de toilette
est posé sur une
branche de la
colonne.

sommaire

édito		3
<i>date</i>	titre du recueil <i>sous-titre</i>	<i>page</i>
19 11 01	vertige/s	4 à 7
26 11. 01	je suis le texte <i>qui parle ?</i>	8 à 11
03 12 01	mastaba <i>ma petite pyramide dédiée à l'indicible</i>	12 à 19
10 12 01	palimpsestes	20 à 25
18 12 01	des tropes <i>images [parfois] mentales</i>	26 à 31
08 01 02	contre / contre <i>- épouser l'énumération -</i>	32 à 37
15 01 02	certitudes / vérités <i>du tas de cailloux et du nombre de pierres qui le composent</i>	38 à 43
22 01 02	références <i>feindre l'hypothèse</i>	44 à 49
29 01 02	alephs <i>référencer le réel</i>	50 à 55
05 02 02	anagrammes / pornographie	[pas de recueil]
12 02 02	polycéphalie(s)	56 à 63
19 02 02	à la loupe <i>Flaubert, le sens et le temps</i>	64 à 67
26 02 02	étranger <i>en sa propre demeure</i>	68 à 71
05 03 02	laboratoires <i>le garagiste, le joaillier et le légiste</i>	72 à 75
12 03 02	escaliers <i>qui rampent</i>	76 à 79

19 03 02	réécritures	80 à 83
26 03 02	cartographies <i>(du phare)</i>	84 à 89
02 04 02	la lettre au-pair	90 à 95
29 04 02	réseaux <i>la vie mots d'emploi</i>	96 à 99
07 05 02	toucher le monde <i>(derrière l'atelier)</i>	100 à 103
14 05 02	ailleurs ou demain <i>géographies imaginaires</i>	104 à 107
21 05 02	théâtres <i>abymer le dialogue</i>	108 à 113
11 06 02	morts de l'auteur <i>épigraphes / épitaphes</i>	114 à 117
06 08 02	redondances <i>repérer / répéter les signes</i>	118 à 123
13 08 02	mémoires <i>textes à tâtons</i>	124 à 127
20 08 02	en avoir ou pas <i>mes images : le soleil chasse (,) la nuit</i>	128 à 133
27 08 02	un coup de dés <i>jamais n'abolira les mobiles</i>	134 à 137
03 09 02	quand le nombre dort <i>les silhouettes denses</i>	138 à 141
17 09 02	trous / - / / - / potlachs <i>rien ne se perd</i>	142 à 147
24 09 02	incommensurable	148 à 153
08 10 02	filtres <i>décongelant l'image</i>	154 à 157
15 10 02	dans l'espace-son <i>la voix du seul souvenir</i>	158 à 163
22 10 02	des paiements <i>de Céline à Prévert</i>	164 à 167
05 11 02	hanter le manoir <i>décrire le manoir</i>	168 à 172
12 11 02	je : masse ou pli ? <i>Sisyphé multifactes</i>	174 à 183

parce qu'il s'agit de
dire le monde perçu,
le rapport entretenu à
la vie, aux émotions
et aux symboles,

l'atelier d'écriture est
destiné à celui, à celle
qui ressent le désir
d'explorer ses propres
langages-territoires.
un voyage qui aurait
à voir avec le dedans
comme avec

le dehors.

Ð

les ateliers du Rilke

tropes — ateliers d'écriture